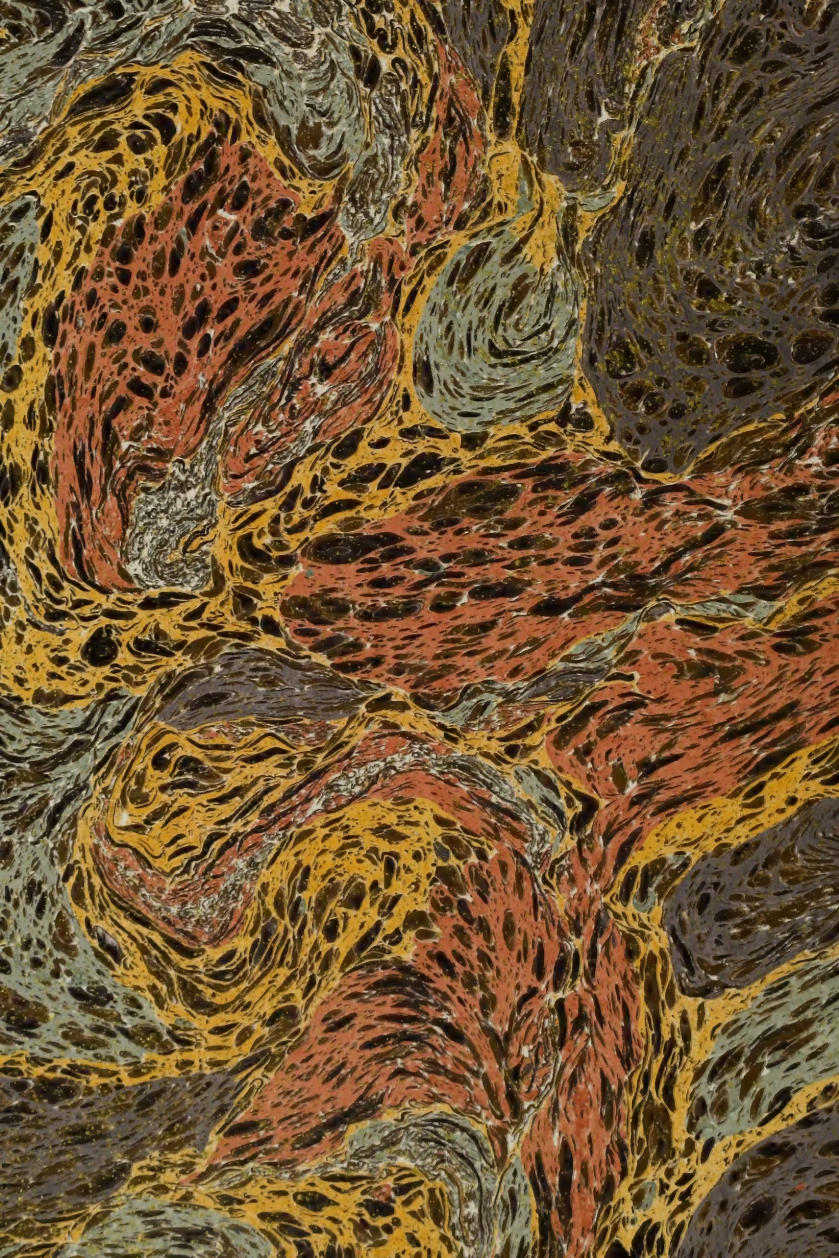
U d'/of OTTAWA
39003002021599



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/athnesantique00maur

CHARLES MAURRAS

ATHÈNES ANTIQUE

E. DE BOCCARD, éditeur
1, RUE DE MÉDICIS
PARIS

Pour la plus grande partie des pages qui le composent, ce recueil de souvenirs, de méditations et d'études sur ATHÈNES ANTIQUE est tiré de l'un des premiers écrits de Charles Maurras, ANTHINEA, *D'ATHÈNES A FLORENCE*. Nous remercions vivement l'éditeur d'ANTHINEA, M. Édouard Champion, de nous avoir permis d'insérer ici à peu près toute la partie grecque de ce volume.

Nous devons aussi remercier le directeur de la *Nouvelle Librairie nationale*, M. Georges Valois, de nous avoir autorisés à extraire de deux autres ouvrages de Charles Maurras, dont il est l'éditeur, notre chapitre sur l'*Hymette*, tiré de QUAND LES FRANÇAIS NE S'AIMAIENT PAS, et l'*Invocation à Minerve* qui forme l'un des appendices de l'AVENIR DE L'INTELLIGENCE.

Voici la dédicace inscrite au frontispice d'ANTHINEA. On ne saurait la séparer de nos souvenirs athéniens :

A
MONSIEUR GUSTAVE JANICOT,
DIRECTEUR DE LA *Gazette de France*,
QUI
AYANT ENVOYÉ
EN GRÈCE
L'AUTEUR DE CE LIVRE
VIT
ALLER ET VENIR
LE VISAGE
D'UN HOMME HEUREUX

M. Émile Bourguet, ancien membre de l'École d'Athènes, a bien voulu nous ouvrir le trésor de ses collections pour l'illustration du volume. Nous le prions de croire à notre vive gratitude, ainsi que notre ami M. Henri Longnon et M. Charles Eggiman, éditeur, qui nous ont rendu le même précieux service.

Aucune des pièces recueillies dans ATHÈNES ANTIQUE n'est antérieure à 1896 ni postérieure à 1903.

CHARLES MAURRAS

ATHÈNES ANTIQUE

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie Fontemoing et Cie)
4, rue de Médicis (6e)

Universitas
BIBLIOTHECA
Hav.ensis

438 884

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

1.000 exemplaires sur papier vélin Lafuma,
numérotés de 1 à 1.000,

et 40 exemplaires sur papier vergé de Hollande Van Gelder,
numérotés de I à XL.

N° 304

DF
919
.M35
1918

AVANT-PROPOS*

. . . . . .

. . Des intelligences peu avancées me feront le reproche de soumettre la science du beau à la loi des lieux et des races. Mais leur censure me ménage la plus facile des répliques. Ce que je loue n'est point les Grecs, mais l'ouvrage des Grecs, et je le loue non d'être grec, mais d'être beau. Ce n'est point parce qu'elle est grecque que nous allons à la beauté, mais parce qu'elle est belle nous courons à la Grèce. Tout en courant, prenons garde de distinguer, en Grèce et hors de Grèce, que la flamme, moins pure, eut quelquefois un moindre éclat. D'ailleurs, choisir n'est pas

(*) Extrait de la préface d'*Anthinea*, d'Athènes à Florence. Paris, 1901.

exclure, ni préférer sacrifier. Un enthousiasme critique est le frein de la complaisance ; une critique enthousiaste donne à la sagesse le frein dont elle a besoin, elle aussi.

Autrefois on étudiait seulement la Grèce classique, celle qui porte le péplos. Ce péplos composait, il figurait tout l'hellénisme. Ce fut le premier stade. On le dépassa. Las du péplos, Renan écrivit la phrase fameuse : « L'ennui, oui, l'ennui... » La Grèce du péplos passa pour ennuyeuse, du moins pour les esprits profondément gâtés entre lesquels Renan se rangeait avec modestie. Et ce fut le deuxième stade. Mais le troisième commença quand on s'aperçut que la Grèce a connu toute sorte de vêtements, de coiffures, de manières, d'ordres, de goûts. On ne nous parla plus d'ennui, et la Grèce devint tout à fait amusante. Avant de trouver l'essentiel et même après l'avoir trouvé, les Grecs ont cueilli tout le reste : l'artificieux, le bizarre et aussi bien le laid. Oui, le laid. Cependant de jeunes lecteurs commencent à bâiller. Quelques-uns se demandent même si rien valait le péplos du commencement. En effet, rien au monde n'est beau comme le beau. Aussitôt que le beau lui cause de l'ennui, un

honnête homme s'examine et travaille à se corriger.

Le quatrième stade du goût français peut donc s'ouvrir, qui ramènerait au premier et qui l'emporterait pourtant sur le premier comme une préférence réfléchie sur un bon instinct. Il est bien de sentir qu'une belle colonne dorique, c'est le beau parfait. Il est meilleur de le sentir et de savoir la raison de son sentiment. Le divin péplos restauré, l'esprit classique rajeuni et recompris, quelle source de renaissance ! L'art et même la vie des Grecs ne sont pas d'immobiles objets ayant été une fois, puis ensevelis. Il faut les concevoir dans leur suite perpétuelle, à travers la mémoire et le culte du genre humain. Chacun s'arrête et puise à cette onde jeune et limpide, dont le murmure est divinement accordé à ce que l'homme universel a de plus profond. Parlant de Sophocle, Racine se borne pour toute louange à le mettre dans les imitateurs d'Homère. Que Racine a raison ! Gloire aux seuls homérides ! Ils ont surpris le grand secret qui n'est que d'être naturel en devenant parfait. Tout art est là, tant que les hommes seront hommes.

L'esthétique est la science du sentiment. Si l'on

passait sa vie à examiner ce qu'on sent, le naturel disparaîtrait. L'auteur se félicite, bien loin qu'il s'en excuse, d'avoir jeté en ce petit livre beaucoup de réflexions étrangères à l'esthétique.

J'ai visité le peuple hellène moins d'une année* avant ses malheurs militaires en Thessalie et en Épire. Il traversait un beau moment d'allégresse patriotique ; j'en ai admiré la verve et la bonne foi. La suite m'a montré que ces vertus précieuses ne suffisent pas à un peuple. Mais la fausse confiance qu'elles inspirent est en outre un fléau public. L'*Hétairia* des pays grecs, cette brillante *Association amicale*, qui voulait le bien et qui fit le mal, m'a conseillé une partie de la crainte que je ressens à l'égard de nos bonnes ligues démocrates et patriotes. Animées d'intentions parfaites, elles menacent d'aggraver nos confusions. La politique du roi Georges donna la Crète à l'hellénisme ; mais la fièvre de ses sujets ne leur valut que désordre et déchirement. Ces résultats sont les grands juges de la politique.

Mon ami Maurice Barrès s'est publiquement étonné

(*) Pour les Jeux olympiques de 1896.

que j'eusse rapporté d'Attique une haine aussi vive de la démocratie. Si la France moderne ne m'avait persuadé de ce sentiment, je l'aurais reçu de l'Athènes antique. La brève destinée de ce que l'on appelle la démocratie dans l'antiquité m'a fait sentir que le propre de ce régime n'est que de consommer ce que les périodes d'aristocratie ont produit. La production, l'action demandait un ordre puissant. La consommation est moins exigeante : ni le tumulte, ni la routine ne l'entrave beaucoup.

Des biens que les générations ont lentement produits et capitalisés, toute démocratie fait un grand feu de joie. Mais une flamme est plus prompte à donner des cendres que le bois du bûcher ne l'avait été à mûrir, et ainsi ces plaisirs du bas peuple sont brefs. L'énormité de notre capital national ne doit pas engendrer de trompeuse sécurité. Être nationaliste et vouloir la démocratie, c'est vouloir à la fois gaspiller la force française et l'économiser, ce qui est, je crois, l'impossible...

... Qu'un voyage ne soit qu'un déplacement mensonger ; que l'homme y traîne ses passions, ses idées, ses manies, toute sa personne captive ; qu'on ne voie des

choses nouvelles que ce qu'on en veut voir et qu'on possédait à l'avance ; qu'après mille lieues faites pour se délivrer de Paris, on se réveille en pleine discussion familière ; qu'on reconnaisse trait pour trait un pays où l'on ne fait que de débarquer : ces petits malheurs très certains céderont aisément à la volonté souple qui en tirera ses plaisirs. Nous avons tant d'âmes distinctes ! Une fuite sur les horizons de la terre ranime quelque face inaccoutumée de nous-mêmes, et voilà nos vrais mouvements ! Entre ces figures passées, quelques-unes proviennent de notre adolescence ou même de plus loin, et celles-ci ruissellent du charme vigoureux que notre nouveauté communiquait aux décrépitudes du monde. Il y a quelque part un petit garçon de huit ans qui, lorsqu'il lui plaît de renaître, m'apporte dans ses yeux l'allégresse des primitifs.

Je le revois, tel qu'il était sous les tilleuls et les lauriers-roses de sa Provence et penché sur le livre qu'il lisait du matin au soir. L'*Odyssée* était sa passion. Il en peuplait les jeux, le sommeil, en parlait sans cesse, ne sachant qu'admirer le plus du courage, de la patience ou de l'art du héros. Ce grand calomnié d'Ulysse le fascinait par le nombre de ses talents, la

diversité de sa vie, soit qu'il fût consolé par la nymphe marine ou sauvé des sirènes par la protection de Pallas... La grande dignité du langage homérique faisait son impression sur ce tendre cerveau. Il en savait par cœur tous les endroits émouvants et majestueux. Il se les déclamait en riant de plaisir : « *Muse, contez-moi* « *les aventures de cet homme prudent...* »

Dessiné par Homère, son jeune univers se parait de divinités inégales, mais uniques de force, de caprice et de volupté. Ayant trouvé dans un album l'aimable figure des *Grâces* liées de guirlandes de fleurs, les fossettes de leurs nobles académies lui parurent le signe de sa religion.

— *Soit*, disait-il un peu plus tard au catéchiste, *mais pourquoi pas Phœbus-Apollon ou Pallas ?*

En souvenir de cet enfant et de la compagnie dans laquelle il me faisait vivre, je n'ai pu me résoudre à dépouiller l'Olympe grec de son ancien masque latin. Sans doute j'aurais dû écrire Zeus à la place de Jupiter, Poseidon au lieu de Neptune. Mais les graves Romains qui embrassèrent l'hellénisme comme le plus doux des devoirs envers la haute humanité ont fait cet amalgame des dieux de leur patrie avec les dieux dont

ils appelaient la lumière. Ils ont voulu se mêler au corps de la Grèce. Nous avons mieux à faire qu'à les en écarter. Tous les grands hommes de la France ont continué ce mélange. En le quittant, il faudrait que nous les quittions. Comme la poésie, comme l'amour, la tradition est faite d'une entente délicate d'accords subtils. Un rien la trouble. Est-ce la peine de troubler notre tradition ?

Une jolie fable de La Fontaine attribue à des hommes d'Attique mon hérésie. On les entend donner le nom de Cérès à leur Démêter :

> Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour,
> Avec l'anguille et l'hirondelle...
> . . . . . L'assemblée, à l'instant,
> Cria tout d'une voix : — Et Cérès, que fit-elle ?

J'aime trop La Fontaine et les plaisirs qu'il répandit, en même temps qu'Homère, sur ma petite enfance pour lui chercher une querelle dont tout le fruit serait de me tirer de sa communion délicieuse. Accordons que sa nomenclature des dieux est entachée de fautes graves et soyons sages, gardons-la. Tenons serré le lien qui nous tient réunis avec les Pères de notre esprit et de notre goût...

NOTRE MER

NOTRE MER

J'écris au milieu de la mer, entre l'Italie et la Grèce. Les officiers de qui je voudrais savoir où nous sommes me promettent de me répondre exactement demain. Ce qui est certain, c'est que, hier, à pareille heure, c'est-à-dire à sept heures du soir, nous achevions de franchir le détroit de Messine. Les feux de Messine brillaient à notre main droite et, peu après, s'allumait sur la gauche l'illumination symétrique de Reggio. Il est probable que nous serons demain à Athènes. Le vent est fort, mais favorable. Il ne faut pas s'inquiéter du ciel qui est terriblement gris, ni de la danse du bateau à chaque effort de la machine. Tout cela, loin d'y nuire, sert, paraît-il, notre voyage. Il faudrait qu'un dieu ennemi vînt se mêler de nos affaires pour que cette lettre ne fût pas jetée à la boîte

du Pirée dans la soirée ou peut-être dans l'après-midi de demain.

En attendant, la belle vie qu'on mène à bord ! Si, comme c'est mon cas, vous avez un ami d'esprit inquiet, de cœur docile, enfin qui soit doué pour la vie monastique, dont il soit détourné par l'incrédulité, n'hésitez pas, je vous en prie : conseillez-lui la vie du bord. C'est un couvent laïque et flottant que le paquebot. Aisance, liberté, spiritualité ; c'est toute la joie du couvent. Au milieu d'étrangers, en général peu sympathiques et à qui néanmoins ne se marchandent pas les témoignages de déférence, on est tout entier à soi-même. Non à ce moi un peu mesquin qui mène la vie quotidienne. Je pense au moi supérieur, presque affranchi de l'habitude, seulement soucieux de se développer dans les hautes voies de l'esprit. Le son d'une cloche règle l'heure des deux repas que l'on prend en commun sous la présidence et faut-il même dire la surveillance des officiers. Ce dernier bruit du monde qui consiste à choisir un menu, à s'acquitter du prix d'un repas, s'est évanoui. L'on est aux mains du commandant, du commissaire, du maître d'hôtel. Avec le prix du passage, on s'est remis en

eux de tout soin temporel. On n'a qu'à faire son salut, c'est-à-dire, je l'imagine, à bien voir le paysage, en concevant à ce propos les plus belles idées.

J'ai pour cellule la terrasse supérieure du bateau, qu'on appelle, je crois, en terme de marine, la seconde passerelle. Le commandant a bien voulu me la concéder. C'est un lieu interdit, pour l'ordinaire, aux passagers; le personnel du paquebot y monte rarement pour la besogne du service. De cette solitude se découvre d'abord tout ce qui paraît sur la mer. On voit changer le temps, fumer la cheminée ou blanchir l'extrême voilure des vaisseaux éloignés. Ce que j'aime le mieux, c'est le cercle parfait de l'eau, lorsque le ciel est pur et la mer sans aucun rivage.

Rien de moins monotone, cet azur ne cesse de varier. Avant-hier c'était un bleu dur, éclatant, presque comparable à l'azur profond d'une pierre bleue; hier, en vue de la Sicile, tout s'était attendri, subtilisé, évaporé. L'eau semblait du nuage; le nuage, de la clarté, et, cette clarté même mourant de sa propre splendeur, les vagues et les côtes perdaient leur relief, semblaient peintes ou dessinées, mais en lignes de feu, et ces lignes, il est vrai, d'une simplicité et d'une élégance suprêmes.

On dit qu'une mer sans rivage est un reflet de l'infini. Je comprends de moins en moins la comparaison. En vérité, rien n'est plus fini que la mer*. La séparation d'un ciel pâle d'avec cette mer plus foncée donne au contraire la pensée de la plus ferme des figures. Ce beau disque d'azur est tout à fait géométrique. Il est vrai que deux artistes supérieurs, le soleil et le vent, ne s'arrêtent jamais d'en peindre ni d'en modeler la face étincelante ; ils donnent une vie divine à cette beauté si humaine.

Passé les bouches de Bonifacio, nous avons pénétré dans le cœur du monde classique, patrimoine du genre humain. Ulysse est venu jusqu'ici, Ulysse, le prudent et fertile esprit de la Grèce. S'étant échappé du Cyclope, il aborda dans les parages des îles Éoliennes, que des chaînes solides n'avaient pas encore amarrées au fond de la mer. Elles étaient flottantes à la manière de Délos. Éole, cher aux dieux et maître des vents, y régnait. « Ce roi », disait Ulysse quand il racontait

* La ligne d'horizon veut dire, en bon grec, quelque chose comme « *la définition* ». Étrange sort du mot qui, désignant d'abord une limite fort précise, dégénère jusqu'à signifier à l'indéfini.

cet épisode d'un sens si fort, « a douze enfants, six garçons et six filles. Il a marié les frères avec les sœurs et ces jeunes gens passent leur vie auprès de leur père et de leur mère dans des festins continuels où ils n'ont rien à désirer pour la bonne chère. Pendant le jour, le palais parfumé de parfums délicieux retentit des cris de joie, on y entend un bruit harmonieux, et la nuit, les maris vont coucher près de leurs femmes sur des lits et sur des tapis magnifiques. » Émus de pitié sur Ulysse, les heureux furent bienveillants. Ils le retinrent dans les fêtes et les plaisirs pendant un mois entier et, pour avancer son retour, lui livrèrent les vents de la mer enchaînés dans une outre de peau de bœuf.

Mais lorsque, par son imprudence et le pauvre esprit de ses compagnons, Ulysse leur revint, éprouvé de nouveaux revers, fouetté de nouvelles tempêtes, Éole n'eut que de l'horreur. « Va-t'en! » s'écria-t-il du plus loin qu'il l'eut aperçu, « fuis au plus vite de cette île, ô le plus méchant de tous les mortels! Il ne m'est pas permis ni de recevoir ni d'abriter un homme que les dieux immortels ont déclaré leur ennemi. Va, fuis, puisque tu viens dans mon palais,

chargé de leur haine et de leur colère. » Ulysse, qui trouvait Éole inhumain, ne l'accusa pas d'injustice. Le plus sage et le plus patient des hommes savait qu'il convient de ne pas être trop malheureux. C'est une espèce de devoir. Qui se sent trahi par les dieux et rejeté de la fortune n'a qu'à disparaître du monde auquel il ne s'adapte plus. Sans doute Ulysse persista et le héros supérieur aux circonstances par la sagesse éleva son triomphe sur l'inimitié du destin.

J'étais tout occupé de cette sagesse d'Homère quand parut l'archipel admirable des Lipari, qui sont le royaume d'Éole enfin fixé. D'abord, sur la droite, deux terres, Alicudi et Filicudi, ont émergé, l'une après l'autre, la dernière flanquée d'un îlot de rocher abrupt; puis une troisième île, la plus belle de celles qui se montrent de ce côté, Salina, formée de deux mamelons si gracieusement accouplés que l'œil ne peut se détacher de la courbe souple qui joint les cimes. Un hameau composé de quelques douzaines de petites maisons, semées en un charmant désordre, descend de la double colline et semble glisser à la mer au milieu d'un bocage dont la verdure est toute sombre.

Comme nous cinglons au sud-est dans la direction

de Messine, Alicudi, Filicudi et Salina sont laissées sur la droite; mais, à gauche, le Stromboli fumeux est apparu depuis longtemps ; sa notoriété lui vaut un grand succès parmi mes compagnons de route. On nous vante l'effet de sa fumée rouge et de sa flamme étincelante quand on navigue ici dans la nuit ; on ajoute que, par les jours clairs, sur un ciel bleu, cette fumée opaque fait une tache curieuse. « Et je le crois, puisque je ne le vois pas. » Par malheur, il ne fait pas nuit, il fait même plein jour ; mais c'est un petit jour grisâtre : le panache du Stromboli ne semble qu'un nuage parmi ceux qui traînent au ciel.

Pendant qu'on admire le Stromboli, je fais mes dévotions aux beautés méconnues de Panaria. Nous en rasons de près deux faces successives. Les flancs ouest et nord de cette petite île paraissent de loin fort sauvages et je crois qu'ils sont tels en réalité ; on s'en convainc dès qu'on approche. Mais on observe en même temps que la forme de l'île est d'une grâce exquise. Je doute qu'il existe un rivage plus ingénieusement arrondi que les bords de Panaria. Enfin cette île est toute verte du côté du nord ; les pentes les plus rudes sont tendues de molle verdure, une sorte

d'herbage plus touffu et plus vivace que le gazon, mais moins pâle que la bruyère, dont la fraîcheur doit plaire au toucher comme elle charme l'œil. Je n'ai pu me tenir d'y concevoir en cet avril tardif la bienvenue et comme le salut lointain du printemps de Naples,

Grata vice Veris...

Mais un brusque détour nous découvre le bord méridional de Panaria. Ici, le printemps semble dépassé. C'est l'été ou même l'automne. Des massifs d'arbres d'un gris pâle, des oliviers sans doute. Entre les oliviers, quelques maisons riantes. Le vaisseau qui s'éloigne semble fuir les images de la félicité.

Une ondée de pluie tiède tombe tout à coup sur le pont : nous nous retournons vers la droite, où pointent Lipari, puis Vulcano, à la suite de la charmante Salina, mais, il est vrai, moins belles et sans élévation.

La pluie cesse. Le vent fraîchit. Et ce n'est plus le vent froid et dur de Marseille ni du littoral de la Corse. A la lettre, c'est le Zéphyre. Tant de terres fleuries respirent près de nous, il en distribue le parfum. L'air éclairci, de gros nuages couvrent pour-

tant le paquebot et tiennent le centre du ciel, mais tout le bord circulaire de l'horizon céleste et marin semble fait d'une lame d'argent incandescent baignée d'une brume dorée. Sur ce beau cercle se profilent, comme des formes sans matière, comme d'angéliques substances, les coupes variées du Stromboli, de l'îlot de Basiluzzo qui touche Panaria, de Panaria elle-même, de Salina, de Lipari et de Vulcano, imbibées, dévorées d'une avide lumière : ses dégradations insensibles, ses vaporeuses poudres d'or levées de la mer dans le ciel, nous semblent élever les abîmes du monde à la dignité de l'Esprit.

Je ne finirais point de conter le détail des magnificences d'hier. Aujourd'hui fut moins beau. Le cap Spartivento, au sud-est italien, n'a pas volé son nom. Il a jeté sur nous le nuage et le vent. Mais cela devait être. Le vieil Homère, dont je ne me sépare jamais et qui est mon prophète, *mio duca*, *mio dottore*, m'a prévenu depuis longtemps de la malice de ces climats. Ulysse en souffrit avant nous. Aussi ce grand homme a-t-il appelé l'endroit « une mer si difficile et si dangereuse que les meilleurs et les plus forts na-

vires, accompagnés du vent le plus favorable, ne la passent qu'avec beaucoup de danger ». Pour les Anciens, la mer Ionienne ne cédait en furie qu'à l'Adriatique elle-même. Je vois qu'ils ne se trompaient guère. L'équipage m'assure que, pour le lieu et la saison, il fait délicieux. Pourtant le paquebot bondit comme un chevreau, sur l'onde. Je n'en suis que plus aise de me voir le cœur si dispos. Mais les trois quarts des passagers n'ont pas dîné. Les paysages pâlissent. La mer a la couleur du plomb. Le ciel est gris. Toutes les étoiles se cachent. Or, nous ne sommes peut-être pas à cinq heures de la presqu'île de Pélops.

Beaucoup de choses s'accomplissent pendant la nuit. C'est encore une vieille et sage maxime que je tire d'Homère. Nous avons fait, pendant la nuit, le tour entier du Péloponèse. On en voit maintenant les dernières montagnes. Aux nuages a succédé une lumière claire et douce. Mes chers amis de France, si vous saviez combien tout cela nous est fraternel !

PREMIERS PAS

PREMIERS PAS

Il faisait presque froid, il faisait un temps aigre, mêlé de pluie et de soleil, quand nous sommes entrés dans les eaux de l'Attique. Vers Éleusis, vers Égine, vers Salamine, les sévères collines en chapeau thessalien étaient recouvertes de l'ombre de grosses nuées. Et le rocher de l'Acropole se dessinait à peine, tant le jour était faible dans cet après-midi d'avril. Mais l'accueil s'embellit dès que, vers l'orient, apparurent les anses de Munychie et de Phalère. D'ailleurs, ce caprice du temps ne peut être appelé une défaveur. Il était bon que l'Attique nous avertît dès son abord qu'elle n'avait rien de commun avec les vers de M. Leconte de Lisle ni avec le golfe de Naples. Ce n'est pas de la pierre peinte que l'Attique ; c'est une personne vivante, nullement impassible ni marmoréenne.

S'il brille au flanc du Pentélique des carrières de marbre que nous avions admirées de la haute mer, tantôt un blanc nuage et tantôt un nuage noir ou quelque blond coloris versé de l'azur animait ces blancheurs délicates et sensitives.

Sur le petit chemin de fer qui conduit à Athènes, au milieu des champs de blé nouveau plantés d'oliviers, je n'eus pas la patience d'attendre la fin du voyage. Devant le temple de Thésée, qui est au pied de l'Acropole, je sautai du vagon et courus de tous les côtés.

ATHÈNES ANTIQUE

ATHÈNES ANTIQUE

Un poète français m'avait dit en riant, le jour de mon départ :

— Vous allez à Athènes comme à un rendez-vous d'amour.

Et, cette blanche Athènes aperçue de la haute mer, « *O terre!* » murmurai-je comme la fille de Sophocle, « *terre comblée des plus grands éloges, à toi de les justifier!* »

Nulle justification plus rapide. On m'avait annoncé une déception. Je n'ai rien senti de pareil. Dussé-je être montré au doigt de tous les modernes comme un écrivain dépourvu d'imagination et pauvrement ébloui des choses réelles, j'écris cet aveu sans pudeur.

Durant un mois, j'ai su ce que c'est que la grâce,

j'ai su ce que c'est que la force et j'ai connu par un toucher sensuel et physique ce que c'est que l'essence claire de leur accord. Le jour se consumait avec avidité, je le voyais tomber avec une ardente tristesse. Il ne me semblait pas que j'eusse interrogé assez de places immortelles ni exercé suffisamment les puissances de curiosité et de réflexion. N'en croyez pas des notes de voyage écrites sur les lieux et expédiées par la poste. Tout cela, c'était mon métier ; ma vie, nullement. Un certain vendredi que je ne saurais me rappeler sans éclats de rire, j'écrivais à Paris que je partirais dès le lendemain :

— Je prends le bateau du Pirée pour Itéa, l'escale de Delphes. D'Itéa, je gravirai à dos de mulet vers les monuments d'Apollon, et quelque embarcation à vapeur ou à voile permettra de gagner Patras. Je verrai ensuite Olympie, puis Corinthe, et Argos, d'où je reviendrai dire adieu à Athènes...

Tout était préparé pour la course en Phocide, et autour du Péloponèse. Mais, au dernier moment, le cœur me manqua et les charmes athéniens furent les plus forts. Je défis ma valise, ne pouvant me résoudre à quitter la face d'Athènes. J'avais trop à revoir, car

le premier tour avait été vite fait. Il me plaisait de le refaire chaque jour. Je n'ai guère quitté la ville que pour les promenades dans la banlieue.

Les semaines charmantes ! L'antiquité sévère et douce qui m'encourageait d'un sourire quittait pour moi, l'un après l'autre, ses secrets vêtements, et si quelque ignorance, comme il advint, tenait ma pensée suspendue ou que même quelque méprise éclatât et me confondît, je n'en éprouvais nulle peine ; mais, pareil aux premiers Florentins humanistes qui touchaient de leur front les volumes d'Homère qu'ils ne pouvaient pas déchiffrer, j'en étais consolé par un sentiment de la légèreté de mes fautes au prix de ma certitude et de mes plaisirs.

∴

Or, il n'était point rare que, parmi ces plaisirs, je fusse poursuivi par des esprits sombres et faux, toujours enclins à la querelle.

L'un s'appliquait avec ingéniosité à faire luire des hypothèses judicieuses :

— Si vous restiez un mois de plus, vous changeriez d'avis...

— Βέλτιστε, répondais-je, cœur excellent, il me sera toujours impossible de vivre ici un mois, un jour ou seulement une heure de plus que je n'y aurai vécu en effet. Comment faire l'expérience à laquelle vous m'engagez ?

S'il insistait, je l'emmenais en quelque beau lieu que, depuis vingt mois de séjour, il n'avait pas encore eu la tentation d'explorer. C'est ainsi que je lui fis connaître le Céramique.

Un second s'évertuait à me démontrer qu'il n'y avait rien où je venais de voir quelque chose, presque rien où j'avais trouvé infiniment, et qu'enfin *je ne m'amusais point* là même où ma passion m'enfonçait des heures entières.

— On voit bien que vous êtes en vacances, me répétait non sans aigreur ce fonctionnaire.

Et je n'osais lui répliquer que l'on voyait de reste qu'il était en fonction.

Un voyageur de profession, fier d'avoir aperçu un grand nombre de pagodes et de mosquées :

— Vous avez, disait-il, un esprit tout atrophié et une tête rétrécie par l'éducation classique.

— Eh ! lui répliquais-je en moi-même, l'éducation

romantique n'aurait-elle point embrouillé et désorganisé ce que vous aviez de cervelle ?

« Admettons que, de nous, ce soit moi qui fasse l'erreur. Mais l'erreur est précieuse, si elle me met en état de comprendre et de ressentir ce que l'histoire intellectuelle de l'univers nous présente de mémorable. Elle me procure une foule d'explications lucides de ce qui nous touche le plus. Au contraire, si l'on admet que vous ayez la vérité, que contient-elle de pratique, de nourricier et d'assimilable pour vous ? Un principe de curiosité infinie. La question par la question ! Mais pas de réponse !

« Votre pensée n'est rien que du vagabondage. Tout lien avec la race de vos pères spirituels et la suite de vos civilisateurs est coupé misérablement. Ni par rapport à vous, ni par rapport aux vôtres, vous n'avez rien qui soit classé et, comme vous n'avez pu faire aucun classement par rapport à l'ordre éloigné et insaisissable du monde qu'il est particulier aux hommes d'ignorer, vous êtes une sorte de chaos ambulant, embarrassé même pour me dire quoi vous aimez. N'ayant rien choisi, ne préférant rien, végétant dans une indifférente inertie, vous affectez une mobi-

lité extrême : elle est, au fond, un simple mode de cette condition des cailloux que l'on roule, des bûches qu'on charrie, et de toutes les créatures dispensées ou délivrées de l'activité. C'est un bonheur peut-être. Qu'il soit du moins silencieux, et n'insulte pas à la vie ! »

Mais, fatigué soit d'une discussion superflue, soit de courses continuelles, il m'arrivait d'être assis dans un lieu désert et je sentais l'Attique accomplir en silence son ouvrage au dedans de moi. Je la priais d'agir, de me modifier, en m'abandonnant à ses soins. Tantôt à l'un des carrefours où se trouve quelque monument de la ville antique, tantôt dans l'ombre fraîche des corridors du grand musée, il me suffisait de poser n'importe où le regard. Je laissais les petits éléments athéniens affluer et me pénétrer comme on ouvre l'accès de son âme, en un soir d'été, aux forces du ciel plein d'étoiles. Plus que toute méditation, cette torpeur contemplative m'inspirait le sens et la divination de la ville : incrusté et comme pétrifié en elle, il me semblait que la vie des marbres sublimes m'animait peu à peu. Les longues heures ainsi passées m'ont fait comprendre qu'on puisse aimer comme une créature de chair la

matière du Pentélique et crier : *la voilà!* et sentir son cœur battre, partout où brille une parcelle de la belle pierre dorée.

Telles étaient les pauses. L'âme y est contente de soi. Mais, dans les exaltations qui suivaient, rien ne m'était pénible comme l'absence de tout esprit familier capable d'en prendre sa part. Le mien était tendu jusqu'à la congestion et des sentiments en naissaient qui déterminaient une sorte d'érosion presque douloureuse et, s'il faut le dire, d'égarement.

L'ACROPOLE

L'ACROPOLE

Dans un livre postérieur de plusieurs mois à mon voyage, M. de Vogüé parle d'un visiteur de l'Acropole qu'on surprit un matin, à genoux, manifestement en prière et peut-être en larmes, devant l'une des souples Errhéphores qui soulèvent du front la tribune du vieux roi d'Athènes Érechthée. Les extases du pèlerin plongèrent ses amis dans un étonnement dont l'expression m'a toujours paru sans mesure et que je ne puis m'expliquer. Quoique traitées en héroïnes, les six cariatides sont des femmes pleines de vie. L'Athènes du IVe siècle ne les appela jamais que « les jeunes filles ». Pour être immortelle et sublime, leur grâce florissante n'en enferme pas moins la mémoire et la cendre d'une antique idée de l'amour. Et tout cela peut bien émouvoir un homme sensible.

Soit que la jeune Athénienne lui rappelât la plus belle de ses amies ou le type de sa chimère, l'acte du personnage de M. de Vogüé s'explique et se défend par mille raisons naturelles. Je crains que nulle excuse ne soit trouvée en ma faveur quand on saura comment, sur la même Acropole, je commis bien d'autres excès.

*
* *

Je n'y montai pas tout de suite, bien que j'y fusse accouru dès le premier soir. Les sentiments confus qui, durant plusieurs jours interminables, me retinrent hors de l'enceinte, m'attiraient cependant, errant et fiévreux, sous l'escarpement. Des petites rues qui y mènent, je crois bien que j'ai battu les plus ignorées. Elles sont en pente assez rude, brisées de temps en temps par un escalier. On y trouve surtout des ateliers de tisserands. Devant les dévidoirs tendus d'une belle soie safranée, les femmes et les jeunes filles font des groupes assis au milieu de petites cours chichement ombragées. Je ne les regardais que pour me tirer d'inquiétude et je me replongeais dans la méditation de l'ombre lumineuse qui tenait ma vie suspendue.

Vue de l'angle nord-est, la structure de l'Acropole

Un Latin disait des meilleurs écrivains de l'Attique, tels que Thucydide et ceux de son temps : « *Leur style était noble, sentencieux, plein dans sa précision et, par sa précision même, un peu obscur.* » Cette précision rétablit leur mystère dans sa lumière. Nul œil profane ne les pénétrera aisément...

N'être point un profane, entendre le mystère de conciliation que suppose une chose belle, sentir avec justesse le mot du vieux pacte conclu entre la savante fille du ciel et la tendre enfant de l'écume, enfin se rendre compte que ce parfait accord ait été proprement la Merveille du Monde et le point d'accomplissement du genre humain, c'est toute la sagesse qu'ont révélée successivement à leurs hôtes la Grèce dans l'Europe, l'Attique dans la Grèce, Athènes dans l'Attique et pour Athènes le rocher où s'élève ce qui subsiste de son cœur.

L'heure de mon initiation arriva sans que ma volonté y prît aucune part. J'étais assis près de la route carrossière qui conduit à la grille de la porte Beulé. C'est une suite de raidillons comparable à celle du vieux Monaco. Elle est traversée de petits sentiers fai-

sant raccourci et complantée de beaux agaves d'un bleu pâle. Comme j'avais les yeux en l'air, du côté où tendait toute ma pensée, une petite fille de neuf à dix ans passa devant moi. Je la voyais à peine. Elle attira mon intention en traînant les pieds sur le sable, puis s'arrêta en me faisant signe de mon chemin. Je ne l'avais pas demandé. Le doigt vers l'Acropole, elle me regardait en m'adressant un gentil sourire entendu. J'aurais baisé au front la jeune hiérophante ! Mais je me levai et suivis en aveugle sa direction.

*
* *

... Quand, au plus haut de l'escalier, je rouvris les yeux, la première colonne des Propylées se tenait debout devant moi : toute dorée, mais toute blanche, jeune corps enroulé d'une étoffe si transparente qu'on n'en saisit point la couleur, la chair vive y faisant elle-même de la lumière.

Elle montait des solides dalles de marbre, ferme sur sa racine élargie à la base. Dans toute la longueur, comme des ruisseaux d'un feu sombre, les cannelures symétriques s'enfuyaient dans le libre élément aérien

où brillait un sommet misérable et meurtri. Il fallut peu de temps pour prendre connaissance de la silhouette souffrante et souffrir avec elle, avec tout le sage univers, de tant de coups barbares qui l'ont décapitée. Son svelte chapiteau et le fardeau que porta cette belle tête gisaient ensemble sur le sol et leurs débris, comme le seuil de quelque cimetière supérieur, manquèrent me tirer des larmes. Si j'avoue n'en avoir versé aucune, oserai-je écrire ce qui suivit ? Pourquoi non, si j'osai le faire ? Sur cette colonne choisie, la première du chœur des jeunes Propylées, j'entourai de mes bras l'espace, autant que je pus en tenir, et, inclinant la tête, non sans prudence à cause d'une troupe d'Américains qui se rapprochaient avec bruit, prenant même grand soin que l'on me crût en train de mesurer la circonférence, je la baisai de mes lèvres comme une amie.

Ni le jeune homme que nous montre M. Melchior de Vogüé, ni cet étranger fanfaron qui, s'étant introduit dans le temple de Cnide, passa la nuit entière avec la déesse de marbre et l'épousa complètement, comme le raconte Lucien, ni enfin le sculpteur qui aima la statue jusqu'à l'animer de son souffle, j'ai peine

à croire que personne ait connu le même transport. Si le ciel en feu, si la roche dure que je foulais et le marbre que j'étreignais ne fournirent point de réponse à la vibration secrète de ce baiser, si je fus seul où je me crus mêlé à d'universelles ivresses, c'est un point qu'il est superflu de traiter, car le doute et la foi y deviennent insoutenables. Ce qui n'admet ni foi ni doute, étant certain, c'est l'état de folie lyrique où je roulai avec une complaisance infinie, sans cesser de tenir la belle substance embrassée.

Rien de tel ne m'avait été murmuré à l'oreille, depuis le jour de ma jeunesse où l'enceinte dévastée du théâtre d'Arles m'avait fait éprouver la présence réelle et, au même moment, le deuil de la vie antique : deux légers styles corinthiens qui, pour appartenir à l'âge inférieur, me semblaient pourtant sans défaut, développaient dans ce désert leur figure jumelle d'une merveilleuse clarté. Je me contentai cependant de leur donner le nom de deux vierges choisies parmi les filles de Sophocle et de jurer à toutes deux, mon Antigone et mon Ismène, une pieuse visite de chaque année. Quoique j'aie tenu le serment fait à leur grâce, je n'eus jamais envie de les entourer de mes bras.

Qu'avait de plus que ces Arlésiennes si douces le fût tronqué des Propylées ?

Je me demande plutôt ce qu'il n'avait point ou ce qui pouvait lui manquer avant sa blessure et du temps qu'il jouissait d'une forme intacte. N'était-il, à la lettre, ce que nous entendons aujourd'hui par un dieu ? Il signifiait un plaisir tout à fait exempt de douleur, un mouvement libre et un acte pur. Simple accident de la vie et de la nature, il les résumait et les expliquait toutes deux. De la vie et de la nature à qui leur destinée, le plus communément, a bien défendu d'être belles, le voici, me disais-je, qui élève comme un peuplier au milieu d'un herbage nain le bonheur insolent qui lui a valu d'être beau. Il est la fleur de l'Être. Il est le contraire de l'Être. Il est le rare, il est l'unique, en même temps que le commun et l'universel. Il est de ce chaos dont les éléments se divisent, et sa génération atteste cependant l'industrieuse main, le pouvoir unificateur de la claire raison de l'homme couronnée du plus tendre des sourires de la fortune. Dans le déraisonnable, le mouvant, l'incompréhensible, il pose clairement le rythme assuré d'une loi. De l'inimitié infinie, il tire un accord immortel.

C'est pourquoi mon esprit goûtait avec une douceur inexprimable ce que mes yeux charmés ne se lassaient point de connaître. Ainsi l'intelligence me débrouillait sans peine le monde troublé du plaisir. La volupté qui me pénétrait d'une onde puissante, je l'honorais presque autant que je l'éprouvais, bien certain que jamais tressaillement plus juste ne se ferait dans mes entrailles. Un exercice ordinaire de la pensée montre souvent comme il est triste ou honteux d'être un homme sujet au mal et à la mort, mais j'éprouvais ici la noblesse de notre essence ; les plus hautes disciplines de la raison rapprochaient de moi la beauté.

∴

Je ne regrette point d'être si mémorablement échappé de moi-même à ce premier vestibule de l'Acropole. La fièvre ainsi passée, je me sentis l'esprit critique, disposé à jouir des chefs-d'œuvre sans y périr.

LE PARTHÉNON

LE PARTHÉNON

Un autre choc me fut pourtant donné le même jour, lorsque, ayant achevé le tour de ma colonne, j'aperçus au delà d'une colonnade nouvelle la sombre masse du Parthénon.

Un long désert de pierres blanches, de marbres, de maigres buissons, courait devant le temple, par terrassements inégaux. Mais l'imagination dévorait cet espace. Le mur géant, labouré de vastes blessures, découvrait, ramassée, et concentrée en lui, une incalculable vigueur, comme un fauve puissant qui va bondir et s'imposer. En approchant mieux, on retrouve cette idée de libre élégance qui devait s'élever, à première vue, de l'édifice entier. L'effet de sa mutilation en aura mis à nu la force. Ce que nous démasquent

ces ruines, c'est une énergie héroïque, dont on est tour à tour exalté et vaincu.

∴

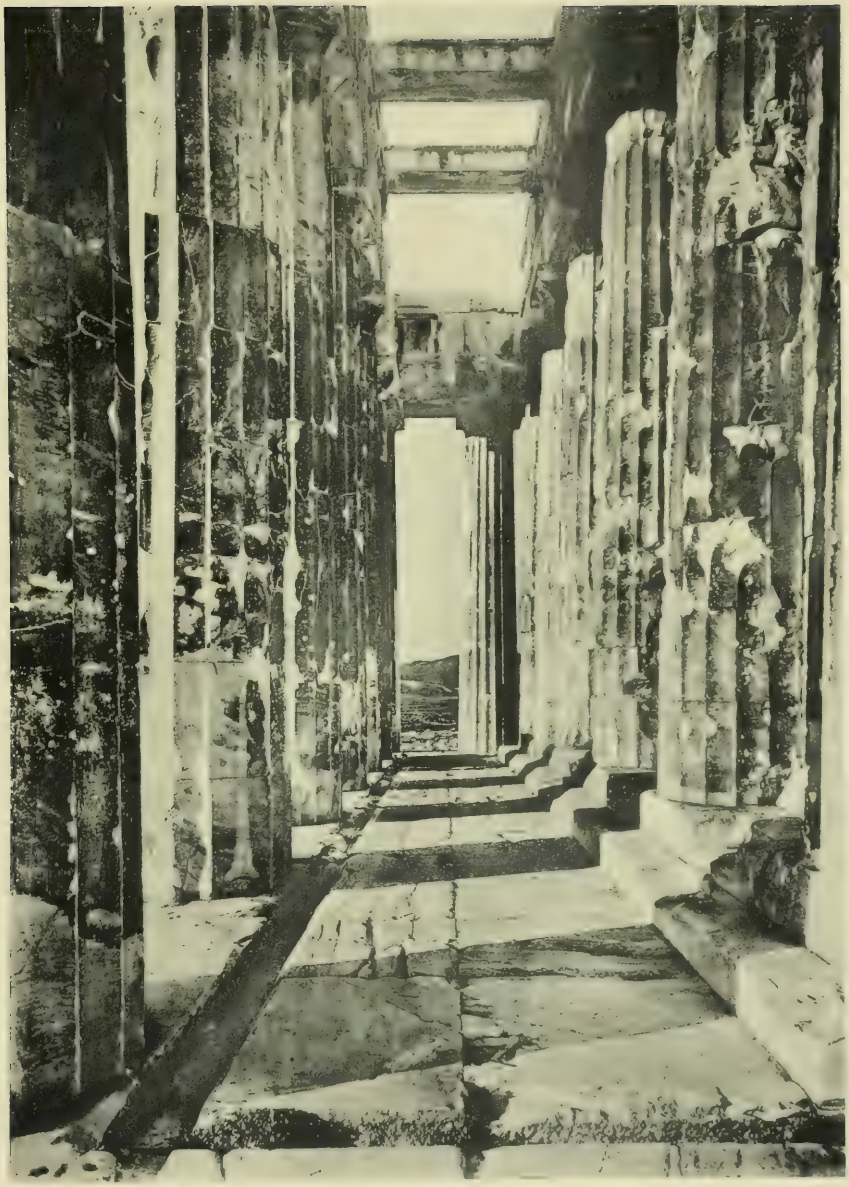
La table du roc solitaire qui supporte le Parthénon, l'Erechtheion, et, frêle cabane de marbre, le temple de la Victoire, semble tout d'abord parsemée d'une infinité d'ossements polis et brillants au soleil. On songe ensuite, tant la lumière est joyeuse, au vaste chantier d'un sculpteur. Mais c'est la première impression qui est la juste. Ces quartiers que l'on foule sont les membres du corps inanimé de l'ancienne Athènes. Tambour à tambour, tranche à tranche, au milieu des herbes flétries qui ne les ont pas recouverts, les styles couchés sur le sol font de véritables dépouilles et les mânes qui volent dans l'air au-dessus d'eux nous professent la mélancolie de tant de travaux. Seules de nobles mains, d'aristocratiques mains d'hommes libres, y avaient été employées. La volonté de Périclès avait banni l'esclave de ces entreprises publiques. Les meilleurs ont ici imprimé le meilleur d'eux-mêmes. Ce n'a pas été éternel.

Un vain sentiment de piété défend leurs restes. Il suffirait que cette piété faiblît, qu'une foi analogue à celle des iconoclastes nous fût prêchée comme on prêche en Russie la mutilation de soi-même et en Norvège la dislocation des sociétés, il suffirait qu'une série de grandes guerres ou d'autres fléaux, nous rendant attentifs à des soins plus impérieux, autorisât seulement quelque négligence : la terre avide, la mer profonde, la férocité des enfants, l'ignorance des hommes, le ciel pluvieux et torride, auraient vite fait de reprendre et de liquider ce trésor.

Il est vrai que le Parthénon, ayant vécu, n'a aucun besoin de personne, et c'est nous qui avons besoin du Parthénon pour développer notre vie. Ce qui en reste est souriant. Et l'on pourrait abattre encore ou profaner, réduire le fronton ouest au même triste état que l'oriental, broyer ou renverser les dernières colonnes, décrocher les derniers vestiges de la frise : tant qu'il subsistera seulement de quoi inférer une conception de l'ensemble, l'âme de la Vierge éponyme s'y fera sentir dans sa force.

J'ai peine à comprendre qu'on ait méconnu cette force. Des écrivains de notre siècle qui ont visité

Athènes, je n'en trouve pas un qui l'ait remarquée. Lamartine, sublime aveugle, arrêté là-bas, dans la plaine, s'éprit du temple de Jupiter Olympien parce que le péristyle en est élevé, riche et ainsi digne de Balbek ; malgré les adieux au « gothique » que le Parthénon lui inspire, il en emporta des idées de faiblesse et d'exiguïté. Renan a fait la même faute, et tout ce qu'il a dit et chanté de beau sur Athènes en devient assez irritant. Dans *Saint Paul*, une jolie page sur l'âme grecque est empoisonnée de dédain. Il revient à plaisir sur le caractère aimable et fin, mais, ajoute-t-il, sans portée comme sans grandeur, de l'atticisme : petits plaisirs, petite poésie et petites gens. Lorsque Joseph de Maistre, faisant une revue grondeuse des dons intellectuels de la Grèce, néglige en passant d'y *mentionner* Aristote, le lecteur entend bien que son auteur s'amuse ; il s'amuse donc de ce jeu. L'on aimerait trouver chez Renan le même sourire. Mais on voit bien qu'ici Renan est loin de plaisanter. Où Maistre raille, Renan marque un sérieux extrême. Ainsi, je ne le puis écrire sans tristesse, apparaît une des larges plaies que le romantisme, l'Allemagne et son christianisme avaient ouvertes dans cette délicate pensée.



Extrait de l'Ouvrage :
Maxime Collignon : Le P
Ch. Eggimann, Edit

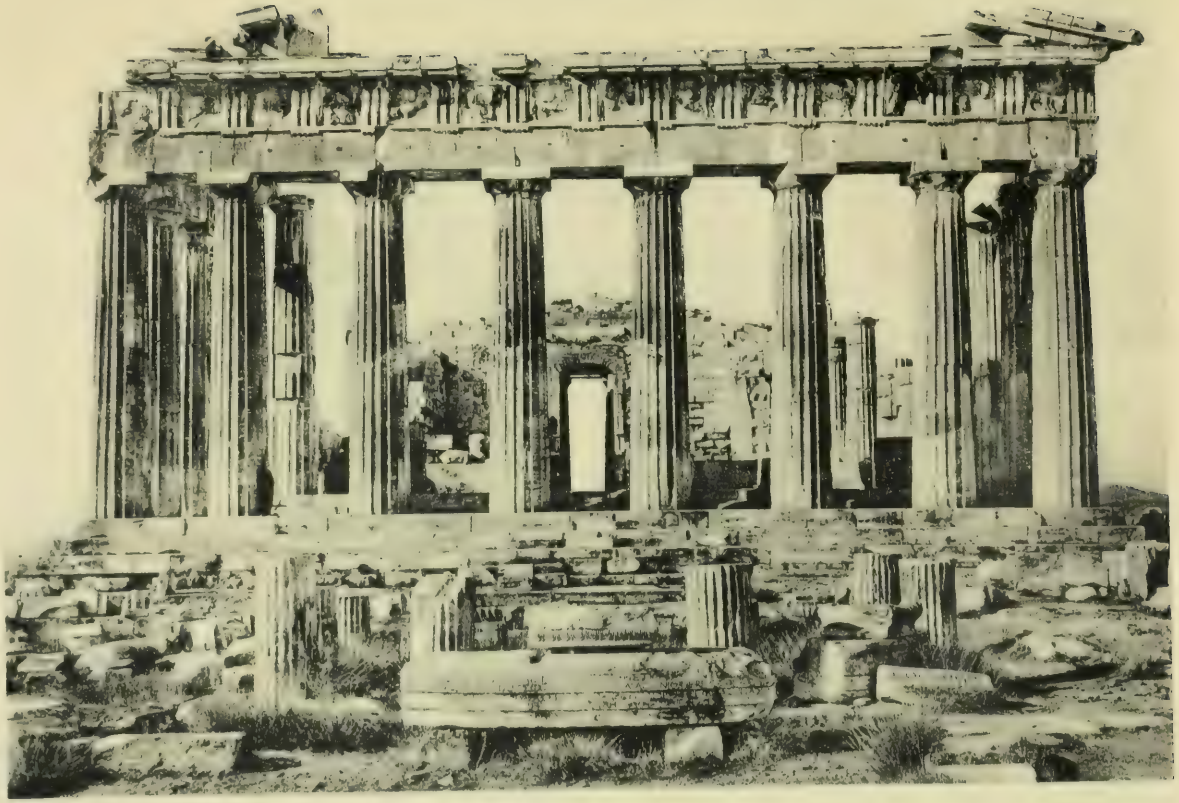
Extrait de l'Ouvrage :
Maxime Collignon : Le PART
Ch. Eggimann, Éditeur, P

Ceux qui ont écrit l'*Organon*, bâti ce Parthénon, inventé l'ordre des sciences et conduit tous les arts au degré de la perfection, ces petites gens de la Grèce ne m'ont pas permis de lire jusqu'à la fin la fameuse *Prière* d'Ernest Renan, que j'avais emportée un jour sur l'Acropole. — *Ce rythme*, me disaient leurs ombres, *ce rythme chanteur est de nous. Bien que d'une cadence outrée, retiens-le si tu veux et rappelle-toi de chasser les paroles qu'il accompagne : non qu'elles soient toutes mauvaises, mais les meilleures sont corrompues par le voisinage...*

Et en effet. On ne dit pas : « *Il y a un lieu où la perfection existe, il n'y en a pas deux, c'est celui-là* », pour objecter un peu plus loin au génie de ce lieu unique « qu'il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace ». Que pouvons-nous avoir affaire d'une chansonnette gothique dans le lieu de la perfection ? On ne redit pas devant une déesse, à quatre reprises, « *toi seule* » (seule jeune, seule pure, seule sainte et seule forte), pour lui souhaiter, en adieu, une tête plus « large » avec les moyens d'embrasser « divers genres de beauté ». Ou les mots sont de simples souffles et ne présentent aucun sens, ou

l'on ne peut écrire : « *Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin* », si l'on doit conclure, à propos des « plâtras » de Byzance, qu'ils produisent également, à leur mode, un « effet divin ». Renan ajoute : « Si ta cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi. » Assurément. Mais quel est ce besoin d'y loger une foule ? Et pourquoi la loger dans un bel édifice dont le rapport avec la multitude consistait à en être vénéré du dehors ?

Devant la face orientale du Parthénon, au point où la théorie des Panathénées devait aboutir après avoir développé tous ses anneaux, se voient les ruines d'un bâtiment circulaire que Rome avait eu l'impudence de se dédier en ce lieu. Jetés au ras du sol d'un coup de justice divine, les décombres du temple de la déesse Rome étaient le siège favori d'où j'aimais à me pénétrer des vigueurs, des fiertés et de la destinée éternelle du Parthénon. De quelque côté qu'on l'observe, ce modèle architectonique sort de la terre d'un mouvement impérieux et définitif ; là même où les gens du métier signalent une imperfection, elle n'atténue point, j'ose dire qu'elle souligne le caractère de la force et de la fermeté.



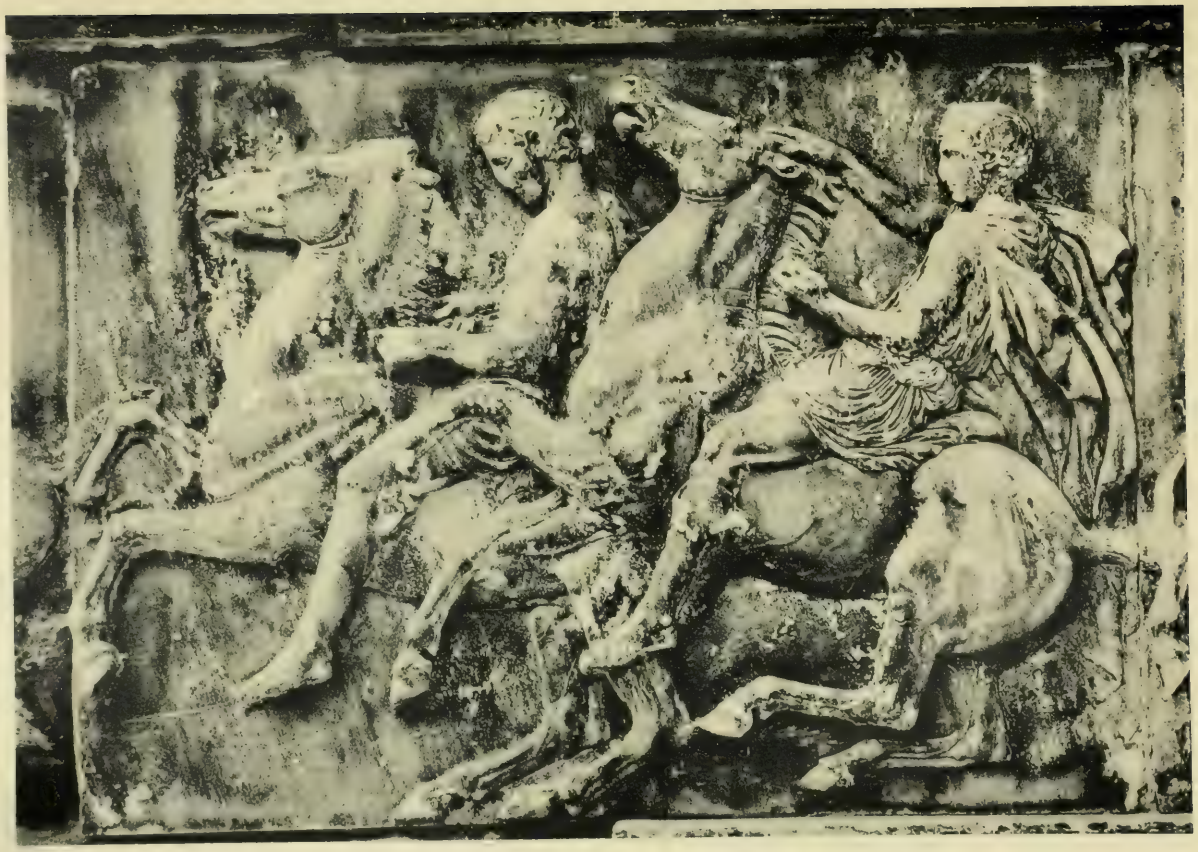
Je ne sais à quoi peuvent servir ici le mot de petitesse et celui d'étroitesse. Encore un coup, nous ne sommes pas devant une église, mais devant un autel et un tabernacle ; il sert de musée, de trésor ou de magasin, non d'abri aux fidèles. Ceux-ci se contentent de l'entourer. Seules doivent y pénétrer des personnes choisies. Dans ce reposoir en plein air, séjour des dieux, mais non oratoire des hommes, sorte de construction qui, par le fini du détail et les justes mesures de son élévation, procédait quelque peu de la statuaire, on saisit comment l'art athénien, l'art grec tout entier, développe sa plénitude. Il comble les promesses de son goût et de son génie.

Il eût pu faire un autre effort. Le Grec n'était pas incapable de bâtir un immense hangar de marbre et de donner ainsi ce que les amateurs modernes appellent une sensation de grandiose. On entrevoit à Éleusis ce qu'il a fait, par une succession d'agrandissements, en vue de recevoir des milliers de pèlerins. Un tremblement de terre a rasé le temple-colosse d'Éleusis. Mais je crois que l'âge eût suffi. Un bâtiment qui doit servir à de nombreux et pressants usages n'a pas besoin d'être une construction ache-

vée ni inébranlable. L'immédiatement utile n'a qu'une heure, car l'utile change sans cesse et c'est à quoi ont été pipés nos Romains. Leurs constructions d'utilité économique peuvent subsister, il est rare qu'elles rendent de grands services. Ces aqueducs où l'eau a cessé de couler, ces grandes voies impraticables donnent un sentiment de puissance, mais illusoire et presque ridicule. Voici une puissance, et elle ne peut plus ! une utilité, inutile ! Que vaut la chose dont le prix est de servir, du moment qu'elle ne sert plus?

Avec un sens exquis des rapports et des convenances, c'est pour leurs monuments religieux, les mieux soustraits aux vicissitudes mortelles, que les Grecs réservèrent le privilège d'une solidité à toute épreuve. Ainsi en décida leur sagesse à son meilleur temps.

LES COLLECTIONS



LES COLLECTIONS

I

Le matin, je faisais mes dévotions sur l'Acropole. L'après-midi venu, s'il m'arrivait de remonter, c'était pour visiter les deux musées qu'on a taillés dans un pli de la roche; le plus souvent, je restais dans la ville basse et finissais ma journée rue de Patissia, au musée national qui abrite tant de trésors : chaque nuit de sommeil me ramenait, de mes divers logis d'Athènes, au pied des Hygies, des Hermès, des Victoires et des Pallas, que j'avais adorés de jour.

Notre musée du Louvre, surtout dans la section de sculpture antique, offre au premier regard l'image horrible d'un fouillis. Non que l'ordre y fasse défaut.

Seulement la clef de cet ordre n'est pas mise en la main de tous. Au contraire, dans chacun des musées d'Athènes, l'enfant ou l'ignorant n'a qu'à regarder devant soi, non seulement pour se réjouir, mais pour classer et raisonner ses impressions. Ordre hypothétique sans doute, attributions tout inductives, mais nécessaires. Une promenade tient lieu de grandes lectures. On y voit toute vive l'histoire de l'art du sculpteur chez les anciens Grecs.

Au seuil du musée de Patissia est le dépôt des antiquités mycéniennes. Là revit l'âme mecklembourgeoise de l'explorateur Schliemann : âme naïve et forte, qui, sur la terre et sous la terre, pour sa tombe et pour sa maison, employa l'appareil et le style des Mycéniens. Mon sentiment, s'il faut le dire, fut d'abord que j'entrais dans une annexe du musée du Trocadéro. A chaque page de mes notes, je trouve dénoncé et presque flétri avec une extrême abondance ce que je nommai doucement les sauvageries de Mycènes. Cette fureur avait pour cause le contraste qui éclatait entre des curiosités pures et les beautés de premier ordre au milieu desquelles je ne cessais d'errer.

C'était oublier l'émotion presque religieuse qu'inspire un passé très lointain. Plusieurs de ces ouvrages dont la grossièreté ne me donnait que du dégoût nous sont prouvés antérieurs aux convulsions d'un îlot volcanique dont la date est connue ; ils remontent ainsi authentiquement à deux mille ans avant notre ère... De plus ces découvertes sont très nouvelles. La science est ancienne. Elle est un peu blasée sur ses triomphes d'autrefois. Pour moi, qui ne l'étais sur rien, ma curiosité toute fraîche bondissait à tous les objets. Aucun moulage, aucune gravure ne m'avaient permis de prévoir la subite impression que me communiquaient, vivant devant moi dans leur marbre, une *Victoire renouant sa sandale*, les *Taureaux* de la frise, ou la tribune d'Érechthée. L'inépuisable trésor de mon ignorance me procurait les moyens de les admirer avec le sentiment de la surprise extrême. Le *Masque d'Agamemnon*, comme Schliemann appelle son feuillet de métal battu, ne me paraissait ni plus neuf ni plus récemment mis au jour que des chefs-d'œuvre catalogués depuis longtemps. C'est de l'heure de mon débarquement au Pirée et de ma première visite que ceci ou cela datait également. Quel motif de préférer

le moins beau ou le laid et de perdre mon temps chez les inférieurs ?

Autre chose m'indisposait encore, c'est l'abus fait du nom d'Homère par les historiens de l'art de Mycènes. Leurs comparaisons soutenues entre l'art homérique et l'art mycénien sont insupportables. Sans doute l'*Iliade* et l'*Odyssée* fournissent plus d'une réminiscence évidente de la civilisation que les Achéens fugitifs apportèrent, lors de l'invasion dorienne, dans la Grèce des îles et la Grèce d'Asie. Quoique postérieur, et de beaucoup, à ces translations historiques, l'âge d'Homère avait gardé les débris de l'art achéen, et sans doute aussi le poète savait-il par la tradition ce qu'avaient été autrefois Mycènes la dorée, la douce Argos, et les autres cités de l'Achaïe en fleur. Les poèmes d'Homère peuvent donc renseigner sur les temps mycéniens et, comme dans le livre de M. Helbig *, les vestiges de Mycènes peuvent nous éclaircir quelques-unes des difficultés homériques. Ajoutons, s'il le faut, que le premier noyau des *sujets* d'Homère se place au moment de la grande prospérité mycé-

* *L'Épopée homérique*. Paris. Didot.

nienne. Toutes ces vues, plus ou moins incertaines, portent sur les matériaux dont le poète s'est servi. Mais elles ne fournissent pas la moindre clarté sur l'art et la poésie.

L'art d'Homère veut qu'on l'étudie en lui-même. Il importe peu que les sujets de ses descriptions ressemblent aux objets déterrés ici ou là-bas. Il ne s'agit point de savoir comment s'adaptait le timon au char, ni les courroies au brodequin, mais bien de quelle sorte, dans les récits d'Homère, se constitue le plan homérique, comment s'y fait jour un beau sentiment et quelle est donc, en soi, la beauté unique d'Homère. C'est seulement à regarder ces derniers points qu'on s'aperçoit qu'il faut vénérer, dans ces vieux poèmes, le premier titre du genre humain à l'humanité.

Les personnes entichées de l'esprit évolutionniste et d'une espèce de mystagogie que l'on n'a pas encore nommée sont prises d'une véritable angoisse de l'âme à l'idée d'un Homère restauré et glorifié. « Homère barbare » est sacré *. Elles cherchent comment une époque aussi arriérée dans l'art industriel a bien pu

* M. Anatole France fut le premier à rire de ce dogme.

nous donner un modèle d'art poétique, car il leur semble que le monde va toujours à pas réguliers comme un gros de soldats prussiens. Les industries, les arts plastiques, la poésie et l'éloquence doivent, à les entendre, s'avancer simultanément et sur un même parallèle, faute de quoi l'on nie tout avancement partiel. La plus légère application aux réalités de l'histoire fera sentir la grande vanité du système. Il n'y a que ces progressistes et les sots pour croire au développement synchronique de l'art. Comparez le pinceau brillant, mais toujours contraint, de Giotto aux libres paroles de Dante, dont il est le contemporain : vous sentirez peut-être comment Homère a pu paraître parmi des ouvriers ignorants, des céramistes grossiers et des statuaires trop simplificateurs.

Ce doux Homère incorporé de force à la barbarie mycénienne ne fournissait pas le dernier de mes griefs contre les salles de Schliemann. Le soir même de mon arrivée en Attique, le grand théâtre d'Athènes avait annoncé une représentation d'*Antigone* jouée par des étudiants et des institutrices sous la conduite du savant professeur Mitriotis. C'est là qu'eut lieu mon premier différend avec Mycènes. Dès le rideau, la

sensation en fut violente : cette scène où l'original de Sophocle allait retentir montrait au fond de son décor, devant le portique royal, toute une colonnade de l'ordre détesté... Au lieu de ce style dorique, noble, fort, dont la base, conformément à la nature et à la raison, fournit un support spacieux, on mettait sous mes yeux des accouplements de colonnes plus resserrées au stylobate qu'à l'échine, faites à cette mode d'Égypte ou d'Assyrie qui fut imitée à Mycènes : l'inverse parfait du dorique, puisque la pointe en semble enfoncée dans le sol. Que l'histoire du théâtre ou que le milieu légendaire de la fable thébaine justifiât cette ordonnance, je me gardai, comme d'une insulte à Sophocle, d'en faire le moindre examen; mais je me retirai en maudissant l'archéologie, et Schliemann, et Mycènes, l'invention de bases plus étroites que les sommets, et le manque de goût familier aux cuistres, mais au surplus persuadé que la représentation n'aurait jamais lieu ou que la pièce n'irait point jusqu'à la scène, aucun vers du poète de la logique naturelle ne pouvant se résoudre à sonner sous des colonnades insérées sens dessus dessous.

*
* *

L'époque mycénienne comprend trois siècles à tout le moins. Mais, en y rapportant les objets découverts parmi les cendres de Théra, il faut admettre un laps de près de huit cents ans durant lesquels les arts plastiques purent croître et décroître, fleurir, mûrir et décliner à plus d'une reprise. Non seulement les Achéens originels durent procéder, comme toutes les races, par tâtonnements, par retours, s'instruisant à l'expérience et parfois oubliant ce qu'ils en apprenaient; mais de plus, n'étant pas formés en corps de nation et, malgré la voie de la mer, leurs communications étant difficiles, le degré d'expérience et d'habileté dut varier aussi, des campagnes de l'Ionie à celles du Péloponèse et aux roches volcaniques de l'Archipel.

Cependant ces Grecs nouveau-nés, ces Grecs barbares ou sauvages, pleins de réminiscence asiatique et égyptienne, ces Grecs qui sont parfois dénués de figure grecque ne prêtent pas toujours à sourire; tous leurs travaux ne m'ont pas fait songer aux antiquités du Guatémala. Leurs monstres, leurs poupées,

leurs bonshommes de terre crue dont quelques-uns rappellent, au premier abord, des œuvres d'art qu'on peut admirer dans nos foires, il les faut regarder de près. Un détail de la ligne, un trait de l'imagination, une particularité du travail étonnent et retiennent par la révélation de l'exquis. On reconnaît alors le pouce ingénieux, l'ongle habile du peuple qui sera quelque jour le meilleur ouvrier de la terre; on s'explique déjà qu'il doive devenir le plus intelligent et le plus subtil raisonneur, et c'est à peine si l'on ose poser le vieux problème : les ouvriers mycéniens furent-ils des Grecs ?

La chasse au lion incrustée sur un poignard du quatrième tombeau ouvert à Mycènes est d'un mouvement admirable ; la tête du taureau étoilé d'argent et d'or, trouvée au même endroit par Schliemann, est presque belle; on ne peut en nier le grand caractère. Et, si les *masques* sont hideux, regardez les taureaux sauvages et les taureaux domptés qui décorent les vases de Vaphio. Pour la justesse, pour un air de grâce et de naissante liberté, pour le rayon de vie animant la forme robuste, de telles œuvres souffrent aisément la comparaison avec tous les meilleurs essais que tenta

bien plus tard, au commencement du VIe siècle, l'école d'Égine. Si les vases de Vaphio sont de la fin de l'ère mycénienne, on incline à penser que, sans l'invasion des Doriens, la belle saison de l'art grec se serait produite trois ou quatre siècles plus tôt.

M. Maxime Collignon* ne croit pas que cette invasion ait tué brusquement la civilisation de Mycènes ; elle en aurait plutôt ralenti, appauvri et enfin tari la sève natale. Les indigènes émigrèrent ; ils coururent les îles, se fixèrent çà et là dans l'Asie mineure, dont ils colonisèrent différents points où la race grecque n'était pas encore installée. Bien des acquisitions se perdirent dans ce voyage. Il fallut construire des villes, commencer de nouvelles mœurs, faire face à des besoins qu'on ne connaissait pas. D'autre part, dans la Grèce propre, les Doriens, en véritables barbares venus du Nord, durent prendre le temps de se polir sous un ciel plus clair et plus doux au commerce des autochtones. Cela tint quelques siècles jusqu'à la naissance d'Homère.

* *Histoire de la Sculpture grecque*, 2 vol. chez Didot.

*
* *

Passons vite. Ces âges n'intéressent que l'historien. Ce que nous cherchons dans la Grèce, c'est ce qui lui donne son rang sur le monde antique et moderne, ce par quoi elle se distingue de tout le reste, ce qui fait qu'elle est elle et non la barbarie. C'est l'âge de la grécité proprement dite, de l'hellénisme pur qui dura deux ou trois cents ans environ pour la statuaire. On en reconnaît le début au VIe siècle, lorsqu'en Attique et dans les îles l'art se transforme, s'assouplit et se délivre des rigides modèles venus d'Orient. Appuyés sur la tradition toujours embellie et accrue, fiers de leur force, les artistes recherchent alors dans la nature des modèles à surpasser. La période, si elle fut exquise, fut courte ; mais tout homme est forcé d'y élever les yeux quand il se soucie de son ordre intellectuel.

Épuisée de guerres intérieures, la Grèce éteint sa flamme quand l'Asie d'Alexandre communique à ses conquérants, non le type d'un nouvel art, mais un état d'inquiétude, de fièvre et de mollesse qu'entre-

tinrent les religions de l'Orient. Adonis et Mithra décomposèrent les premiers le monde ancien avant que le Juif ne survînt. Qu'on ne croie pas que les artistes grecs aient hellénisé ces conceptions ennemies; ils n'y réussirent jamais. Mais ils furent certainement barbarisés par elles.

Alors, cette lumière de l'imagination et de la pensée qui ne dessèche ni la passion ni la verve, mais commande à l'une et à l'autre en leur imprimant une immortelle vivacité, ce caractère de raison et de puissance qui est le propre de la Grèce disparaissent ou s'atténuent dans les œuvres des Grecs, et, ces œuvres n'étant plus grecques qu'à demi, on peut les négliger comme on le fait des copies comparées à l'original.

∴

Autant que ces copies tardives, les premières ébauches s'effacent devant les chefs-d'œuvre. Mais le fait de vivre à Athènes m'avait rendu aussi injuste pour les sculpteurs d'Égine que je l'avais été pour les potiers et les forgerons mycéniens.

On a trouvé en 1886 dans les substructions de

l'Acropole quatorze statues d'un beau marbre, brillant et colorié. Elles furent placées debout dans une salle du musée supérieur. J'avais coutume de franchir presque en courant la salle des quatorze prêtresses de Minerve. Leurs yeux bridés, comme dans les visages mongoliques, leurs narines, leur front bizarre, enfin cet étrange sourire, nommé éginétique sans doute parce que les statuaires d'Égine furent les premiers à l'effacer de leurs œuvres*, ce sourire uniforme et indéfini, sur des joues reluisantes comme l'ivoire, me causaient une espèce de chagrin qui me faisait fuir. N'écrivis-je dix fois le brouillon d'une lettre à l'éphore général des antiquités sur le tort que faisaient, selon moi, à tant de chefs-d'œuvre les idoles d'une Athènes encore impolie ?

* On a voulu voir bien des choses dans le sourire éginétique. Voici ce que j'ai lu de plus satisfaisant sur l'art des Éginètes : « *Un contraste constant et très frappant résulte de l'imbécillité des têtes et de la beauté des corps. Les membres, quoiqu'un peu maigres et anguleux, sont d'un grand style et d'un beau caractère ; les têtes, traitées de façon tout archaïque, sont uniformément revêtues d'un sourire idiot...* » Sans dire de quel lieu ces justes paroles sont prises, surtout sans en nommer l'auteur, elles me semblent bien répondre aux imaginations.

Les quatorze prêtresses me courrouçaient par leur toilette. Il m'était impossible d'y reprendre ni la fine élégance, ni cette habileté souveraine dont l'ouvrier en avait désigné le plus léger pli. Le vêtement tourne et palpite avec une lente mollesse et, dans les chevelures, la perfection minutieuse du travail semble le disputer à la complication et à la subtile richesse des coiffures bien copiées.

— Mais quoi ! m'écriais-je, toujours courant, l'Athènes des Pisistratides, cette Athènes qui vit une première édition critique d'Homère, fut donc une ville sans goût ? Les dames y allaient, chargées d'ornements ridicules ? Elles n'entendaient rien au précepte de Fénelon, qui veut de chastes draperies, appliquées sur des formes pures, comme il semble qu'on en ait vu à l'époque de Phidias ? Combien tout ce luxe est fâcheux !

J'égalais ce faux luxe à celui d'un débris mycénien sur lequel on peut distinguer que les épouses déplorables des morts que Schliemann déterra portaient, quinze grands siècles avant Notre-Seigneur, trois rangs de volants à leur jupe.

Puis, considérant l'œil bridé des quatorze prêtresses du premier Parthénon :

— Hélas ! disais-je, qui m'ôtera de là ces Chinoises ?

A plus forte raison considérais-je sans faveur, tant sur l'Acropole qu'au musée national, ces pierres liturgiques à peine dégrossies qu'on est convenu d'appeler des *xoana*. Le véritable *xoanon*, sorte d'idole primitive, fut taillé dans le bois, comme l'étymologie en témoigne. Nos *xoana* de pierre ne ressemblent point mal à la silhouette de quelque lourde contrebasse. Elles étaient informes. Peu à peu, si l'on veut accepter les idées qui sont encore reçues à cet égard, après mille hésitations de l'ouvrier, une tête se dégagea du *xoanon ;* les bras, les jambes se marquèrent, sans trop se séparer ni s'éloigner du tronc. Un équarrissage grossier acheva l'apparence humaine. M. Homolle a trouvé à Naxos l'une de ces ébauches. Plus tard, et peut-être sur des modèles égyptiens, ces figures rigides esquissèrent un mouvement ; dès lors, elles parurent, malgré l'enfance extrême ou l'absence de l'art, de mystérieux animaux dont le populaire faisait grand cas. Quand le Crétois Dédale eut rapporté d'Égypte ces premières formes en marche, le Grec, encore naïf, déjà malicieux, inventa de les attacher le soir, dans la crainte qu'elles ne prissent la

fuite pendant la nuit. Ainsi du moins parlent les théoriciens de l'histoire des arts en Grèce. S'ils ne se trompent pas, il faut que l'invasion dorienne eût plongé les gens du pays dans l'état de stupidité.

Ce jeune peuple grec n'avait cependant point perdu, dans cette nuit profonde, ses qualités d'observation. Il ajouta au mouvement des figures égyptiennes la science du modelé. Il fit bomber et se creuser comme la paroi d'un beau vase, comme la quille d'un vaisseau, la fleur de la poitrine humaine qu'il touchait d'un ciseau complaisant et sûr. Lorsqu'il eut remplacé la pierre par le marbre, ce qu'il réussit de meilleur et le plus vite fut peut-être cette poitrine. Je me souviens d'une figure d'homme, un Apollon peut-être ou une dédicace à Apollon, qui est au musée de la rue de Patissia : l'objet est presque affreux dans son ensemble : épaules trop carrées, bras anguleux, visage à l'état d'ébauche fumeuse; mais, de la naissance du cou, une série de plans légers, exécutés avec une attention, un art et un goût charmants, avec une précision voisine de la science, fait couler le regard jusqu'à la naissance des seins. L'ouvrage n'est pas beau. Mais c'est un précurseur, un divin messager de la beauté, qui est prochaine.

*
* *

Ainsi les salles archaïques du musée de Patissia me développaient clairement, trop clairement peut-être pour que l'histoire y eût son compte, les transitions du type amorphe jusqu'au type déterminé et pur : mais, je vous prie, dans le musée de l'Acropole, quelle transition imaginer seulement *entre la salle VI et la salle VII ?*

On rencontre dans la première ces quatorze dames mongoles chargées d'ornements inutiles, couvertes de cadenettes et de bijoux, qu'il me plairait de prendre pour les poupées persanes ou médiques chargées des rôles d'Atossa et de ses compagnes dans le poème d'Eschyle. Or, la salle suivante s'illumine d'une des merveilles de l'atticisme.

Quel est le rapport nécessaire de ceci à cela ? On me dit bien qu'à l'élégance des poupées primitives s'est ajouté le grave accent des œuvres que façonnaient, à la même époque, Sicyone et Argos : mais, outre que la combinaison n'est pas sûre, que les intermédiaires invoqués prêtent au doute, le fait même d'une com-

binaison pareille est à lui seul bien merveilleux. Oui, le miracle est là ; l'explication offerte, si on l'admet, n'explique rien. Je suis presque tenté de voir ici ce que l'on nomme, chez mes amis les philosophes, un commencement absolu. Dès ce bel ouvrage de marbre, tête d'éphèbe pensif et même un peu sombre, l'homme ouvrit un cycle nouveau. Je serais tenté de dire qu'il a créé.

Comment vous décrire ceci ? En copiant mon catalogue ? « *689*. Tête archaïque de jeune homme découverte en 1887, à l'est du musée, à la place où est bâti le petit musée. Elle se classe parmi les meilleures têtes archaïques d'hommes conservées jusqu'à nous, et ressemble par la disposition de la chevelure à la statue du Musée national, n° 45, connue sous le nom d'*Apollon sur l'omphalos*. » Ainsi s'exprime M. Cavvadias. M. Maxime Collignon analyse davantage. Il relève au grain de ce marbre les traces d'une couleur restée fraîche, jaune d'ocre dans les cheveux, rouge aux lèvres, jaune encore au globe des yeux, brun au bord des paupières. Mais tout cela est secondaire. Le même auteur décrit avec soin la coiffure, qui est étrange pour une tête virile. Il nous apprend qu'elle se nommait *cro-*

bylos. Je préfère à ce renseignement, d'ailleurs profitable, la suite du discours de M. Collignon :

« Quant au type du visage, quel progrès n'accuse-t-il pas sur celui des têtes précédentes ! Plus de sourire conventionnel, plus de saillie exagérée des yeux. Les traits réguliers et purs, le nez droit, la bouche sévère avec la lèvre inférieure un peu saillante composent un visage juvénile dont le charme grave nous repose de l'éternel sourire des figures archaïques. »

Cela est très bien dit. Cela me donne envie de revoir ce visage gracieux et fort. Mais il est incroyable à quel point la mémoire, fidèle gardienne des sentiments et des pensées, est quelquefois rebelle à nous rendre précisément le trait d'un visage, même adoré. J'ai heureusement devant moi la reproduction du chef-d'œuvre ; j'ai même la photographie de l'ouvrage, donnée par un Athénien. On m'en pardonnera l'humble aveu, rien ne vaut une bonne photographie pour rendre au juste l'impression du marbre original. Présentée au rayon du jour, la feuille diaphane en devient toute lumineuse et l'on voit y filtrer, sous le trait ferme des figures, cette clarté blanche et brillante qui anime le doux paros.

Même effet, ce soir où j'écris à la lumière de ma lampe. Le jeune homme songeur, qui dut naître bien des années avant que parût Phidias, ce contemporain de la fin du VIe siècle ou des premières années du Ve ressuscite au pâle rayon. Il s'éveille, nous entendrons quelles pensées doivent rouler dans cette forme. Elles seront énergiques et éloquentes. Cet éphèbe n'est point un amant occupé de nourrir son chagrin, ni un politique mûrissant son projet, ni même un sophiste, un rhéteur ou un philosophe mathématique. On songe à l'*Érasme* d'Holbein, avec la pureté, la noblesse, la sainteté, qu'on ne trouve pas dans l'*Érasme*. En même temps que s'infléchit ce beau front sous la courbe et sous le poids sacré du plus magnifique cerveau, l'oreille, presque aussi écartée que celle d'un faune, se tend ; le nez respire ; l'œil pointe ; l'air du visage et l'inflexion de la tête entière semblent sonder, mesurer, calculer et évaluer, d'un juste et précis instrument ; enfin les lèvres, qui en disent le plus long, ces lèvres étant extrêmement rapprochées, la supérieure en retrait et l'inférieure avancée tout au contraire, les lèvres goûtent et savourent. N'en doutons plus, nous assistons à un effort de sensibilité et

d'intelligence critiques. Un politique ou un athlète qui préparent quelque mouvement effectif, un sage argumentant, un amoureux supputant les risques de son malheur montreraient moins de calme, un recueillement moins parfait. L'objet du sentiment montré ici passe nos communs intérêts. Ou je me trompe fort, ou le sérieux éphèbe se sent supérieur. Il juge la terre et le ciel.

De là vient peut-être la curiosité qu'il me donne. Mais il retient par d'autres caractères moins incertains. Ce chef-d'œuvre de l'archaïsme athénien a de merveilleux analogues dans l'histoire de l'art. Outre certaines têtes florentines du temps de Giotto, celles-là même dont notre imagination remplit sans le vouloir les cantiques de Dante, il rappelle plus d'une tête du moyen âge français. Quand je l'examinai pour la première fois, j'ai soudain tressailli de la joie inquiète qui devait me venir, le soir du même jour, lorsque les vénérables murailles franques de Daphni, filles des ducs d'Athènes, se montrèrent tout à coup au-dessus des arbres. Je crus voir ma patrie au fond d'une terre étrangère.

Nulle communication historique n'existe cepen-

dant entre telles têtes gothiques et l'éphèbe de l'Acropole. Un grand souci de la nature, un exercice séculaire aux délicatesses de l'art, par là une forte maîtrise, enfin cette commune gravité de l'esprit devaient suffire à engendrer une analogie si parfaite entre les deux arts. Et plus on s'en rend compte, mieux on en est touché. Mais il entre dans cette émotion un regret. On se demande quelle iniquité de la fortune a permis à cet archaïsme attique de mûrir et d'atteindre au juste degré par la naissance et l'influence du plus sublime esprit humain, au lieu que ce maître désiré, nécessaire, ce Phidias indispensable, fut refusé cruellement à notre archaïsme français.

∴

Et voilà le plus grave des chagrins de l'Histoire ; elle institue une comparaison jalouse, elle glisse d'amers regrets. Cependant Phidias n'a pas été perdu pour nous, puisque sa tradition a fini par nous revenir. On ne gardait de lui qu'un nom ou des traces incertaines et inconscientes, quand la lumière de la Renaissance brilla d'abord en Italie. Seule, une âme ignorante,

amie de la brutalité, se plaindra de la Renaissance. Cependant, les fouilles nouvelles opérées dans la Grèce propre ont mieux marqué la vraie force de Phidias. Elle était défigurée par l'académisme, à force d'en être polie; une fausse interprétation du génie classique avait représenté comme durci et raidi par la mort ce qui est au contraire une fleur de vie essentielle, ne tirant son auguste apparence immobile que de la perfection, de l'abondance et de la vigueur de son mouvement. Phidias et les siens ont poursuivi les traits purs et fixes de l'homme à travers les aspects les plus chancelants de la vie.

Tant de découvertes abondent, depuis cent ans, dans toutes les parties du monde qui fut aux Hellènes, qu'il est devenu difficile d'admettre sans explication ce qu'enseigna l'ancienne philosophie de l'art sur l'essence du génie grec et sur la figure du beau ; mais, à la réflexion, on trouve plus absurde encore de borner, comme le voudraient quelques modernes, l'examen des chefs-d'œuvre de l'époque ou de l'école de Phidias à un commentaire historique. Indépendamment de leur immense influence, il faut bien leur reconnaître un autre mérite qu'aux chefs-d'œuvre des

autres milieux et des autres temps. Le soin même que l'on a pris (Taine dans sa *Philosophie de l'art*, M. Boutmy dans sa *Philosophie de l'architecture en Grèce*) de courber ces ouvrages aux règles du vulgaire n'a servi qu'à faire sentir qu'ils ne s'y courbent point et pour quelle raison.

J'ai relu comme tout le monde l'ouvrage de M. Boutmy, publié avec une intéressante préface sous ce titre nouveau : *le Parthénon et le génie grec*. C'est un beau livre, si lucide qu'il est impossible de le lire une fois sans en distinguer le vice fondamental. M. Boutmy s'efforce avec ingéniosité de rattacher l'œuvre des architectes et des sculpteurs du Parthénon au genre d'imagination, au tour d'esprit, au goût d'hommes d'un certain groupe, vivant à un certain moment dans un certain endroit. Il est vrai qu'il y réussit. Ce qu'il affirme est juste. Par sa structure comme par son ornement, dans son architecture comme dans sa décoration, le Parthénon est chose essentiellement athénienne. M. Boutmy, sur cet article, aura gain de cause. Il a raison. Où il se trompe, c'est quand il tend à nier (lisons bien ses dernières pages) que cet édifice athénien soit aussi l'expression parfaite

d'une pensée humaine supérieure aux variations de l'histoire et de la nature. Il se trompe, et il a rassemblé les matériaux les plus propres à faire éclater son erreur ; il s'est lui-même réfuté au chapitre admirable où, définissant l'Athénien, il établit que, justement, le signe distinctif de l'homme d'Athènes était de posséder, à un degré de force unique, ce par quoi les hommes sont hommes, la raison.

« Ce peuple d'hommes d'élite », comme Lamartine nomma les Athéniens, eut ceci de particulier : il prit plaisir à imaginer les relations stables, permanentes, essentielles. L'esprit philosophique, la promptitude à concevoir l'Universel pénétrait tous ses arts, principalement la sculpture, la poésie, l'architecture et l'éloquence. Dès qu'il cédait à ce penchant, il se mettait en communion perpétuelle avec le genre humain. A la bonne époque classique, le caractère dominant de tout l'art grec, c'est seulement l'intellectualité ou l'humanité. Les merveilles qui ont mûri sur l'Acropole sont par là devenues propriété, modèle et aliment communs ; le classique, l'attique est plus universel à proportion qu'il est plus sévèrement athénien, athénien d'une époque et d'un goût mieux pur-

gés de toute influence étrangère. Au bel instant où elle n'a été qu'elle-même, l'Attique fut le genre humain.

*
* *

Ces réflexions suffisent à justifier le principe des humanistes de la Renaissance dont elles excusent jusqu'aux abus et aux erreurs. Elles fournissent le moyen de refaire une hiérarchie dans les arts selon le degré d'humanité des ouvrages que l'on compare. Ce degré, reste à le sentir. Reste à avoir bon goût. Il n'est pas impossible, si l'on en a quelque semence, de le perfectionner. Il suffit de se mettre en présence des belles choses en les laissant venir à soi.

Aucune action n'est plus réelle. On se sent modelé par la beauté vivante, comme repris et retouché par le regard d'une amie délicate et fière. Hors de cette exquise, de cette sainte tradition, tout est faible, chétif et secrètement vicié. Je tourne à la hâte les pages des notes que j'ai prises dans les petites salles fraîches de ce musée de l'Acropole où l'on a placé les restes de la frise du Parthénon. Ce sont des pages qui me regardent au fond de l'âme.

Vers les plus beaux de ces fragments, les trois *Divinités assises*, ou les *Jeunes gens aux taureaux*, combien de vœux et de prières ! mais, en retour, tombant jusqu'à moi de si haut, quelle confirmation, quel conseil de volonté, de force et de vie ! La *Victoire* sans tête, sans ailes, et qui vole plutôt qu'elle ne court tout en renouant sa sandale, cette jeune déesse emporte sur les ondes de son vêtement déployé les plus grandes leçons de style, c'est-à-dire de mesure et d'enthousiasme. Le cœur ne sait que préférer de la vitesse impétueuse ou de la grâce naturelle, magnifiquement accordées.

*
* *

A l'Acropole, il n'y a guère que des ouvrages archaïques ou semi-archaïques, et des chefs-d'œuvre purs. Rue de Patissia, le musée central, extrêmement varié, permet au visiteur des comparaisons instructives. Après le laid des Mycéniens et des primitifs, on peut voir le laid des auteurs de la décadence.

Je ne les voyais presque pas ; tous mes après-midi coulaient de préférence devant cette œuvre d'une pieuse volupté, le bas-relief de *Cérès*, de *Proserpine* et de

Triptolème trouvé à Éleusis, ou devant les fragments rapportés d'Épidaure, deux torses d'*Esculape assis*, d'un aspect si majestueux que mon ignorance prit d'abord ce fils d'Apollon pour l'auguste enfant de Saturne. Je visitais encore la *Néréide équestre* et cette *Amazone* tronquée de la tête et de tous les membres, qui enlève un cheval mutilé : la puissance de son allure, la finesse des formes enivre à jamais le regard.

Je traînais avec une complaisance presque éternelle dans la petite abside où de pauvres têtes, brisées, hachées et martelées, laissent sous un angle entrevoir la majesté d'un dieu ou le rire d'une déesse. La svelte *Hermès d'Andros*, le bas-relief de Mantinée, qui supportait un ouvrage de Praxitèle et qui lui-même reste, ne serait-ce que pour la draperie des *Trois muses*, une délicieuse merveille, le joli groupe (exécuté d'après Céphisodote) de *Plutus riant à sa mère*, la douce *Paix*, mille choses parfaites me tenaient ainsi prisonnier.

Je traversais les salles de l'art hellénistique, alexandrin ou gréco-romain pour courir aux stèles funèbres qui prolongeaient mes rêveries du Céramique ; à la collection infinie des lampes, des vases, des lécythes ; à ces Tanagrines charmantes qui serviraient à faire entendre,

si on l'oubliait, ce qu'il peut tenir de grandeur en un petit poème. De toute façon, les galeries de sculpture postérieure à l'atticisme ne me servaient que de vestibule.

Cependant, un jour, une envie me pressa de voir en détail comment se corrompirent, chez un peuple si bien doué, le génie et l'intelligence des arts, et ma pensée osa fixer ce qu'elle avait fui jusque-là. Je vis paraître presque sans transition, après les nobles caractères qui m'étaient devenus chers, les hideuses têtes syriennes du type de Lucius Verus, puis les chefs lourds et massifs du rustre latin... Une sorte d'athlète, d'un travail curieux et violent, tendait sa musculature prétentieuse ; des éphèbes aux bras arrondis, des Aphrodites tremblotantes et flexibles comme des joncs ; des vérités trop ressemblantes ou des faussetés trop menteuses ; un air de dissolution et de contrainte tout à la fois, Épicure et Zénon confrontés et quelquefois entre-choqués dans le même marbre ; de-ci de-là, quelques efforts heureux, qui me remettaient en mémoire que le premier déclin de la statuaire hellénique fut sublime après tout, puisque notre Vénus du Louvre y a brillé, dit-on, et toujours je ne sais quel air ina-

chevé, ou d'achèvement trop sensible, l'absence ou l'incertitude des traditions et l'oubli de la liberté ! Mais les qualités les plus rares, jetées à profusion et comme au pillage.

« *Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté et de maturité dans la nature...* »

Le beau fruit grec en déhiscence me confessait encore le mystère de son destin. Il me faisait comprendre la signification du *point* mystérieux, maximum de vigueur et de densité, qui domine et qui enveloppe le reste ; ce qui semble au-dessus, ce qui semble au delà n'est entendu ni accru que de vide pur. L'énorme et le géant ne sont aimés que de la foule : leur boursouflure se dégonfle et, en se dégonflant, publie que les grandeurs sont tenues en abrégé dans la perfection. Celle-ci sera l'élément auquel se rapporter. C'est sur lui qu'il faut régler tout.

Seul, un buste au milieu de cette galerie lugubre manqua de me faire sourire. Il représentait un pauvre homme d'empereur, le vieil Hadrien, épanoui dans son atticisme d'école. Je le jugeai fort à sa place, et le saluai en rêvant. Hélas ! tout compte fait, le monde romain s'acquitta mal auprès de la Grèce. A quoi pen-

Esculape d'Épidaure

L'Amazone d'Épidaure

saient-ils donc, ces administrateurs modèles, qui ne sauvèrent pas leur éducatrice des pièges que lui ouvraient son intelligence et son ouverture d'esprit ? Ce furent de mauvais tuteurs. Non seulement ils ne surent point la guérir des lèpres sémites, mais tout le mal qu'Alexandrie n'avait pu faire au monde grec, Rome, on peut le dire, le fit. Il est vrai que Rome, à son tour, périt du même mal, en entraînant son lot d'hellénisme et d'humanité.

L'HYMETTE

L'HYMETTE

L'Attique n'est pas l'Orient. C'est exactement le contraire de tout ce que notre imagination peut attacher à ce terme d'oriental. C'est le pays de la nuance et du sourire, de la grâce dépouillée de toute mollesse, des plaisirs vigoureux bien tempérés par la vertu. Il m'était difficile de ne point en aimer tous les moindres aspects, que je découvrais chaque jour quand un heureux caprice m'entraînait à travers la campagne d'Athènes. Je connaissais Colone et Cephisia, Éleusis, les deux Phalères et la péninsule d'Acté. Sans quitter ces choses divines, il me vint le désir de les embrasser toutes à la fois d'un regard, et c'est ainsi qu'un beau matin, après avoir gravi la fine aiguille du Lycabète, je pris la route de l'Hymette qui me paraissait tout voisin. L'air de ce beau pays est si pur qu'il est

presque impossible à un étranger de ne pas se tromper souvent sur les distances.

Je dus cheminer fort longtemps, sous le dur soleil, dans une campagne chauve comme la main et parfaitement solitaire. Une multitude de petites collines à la croupe desquelles se jouent des sentiers paresseux défend d'abord de la montée proprement dite. Quelques bouquets de thym (visités par l'abeille, en dépit des mauvais propos des voyageurs) échappent çà et là d'entre la pierre incandescente. De loin en loin un pin couleur de bronze étend son ombelle pieuse et charge le vent chaud du rude parfum de ses fleurs. Mais un détour soudain modifie absolument le paysage. Un bocage apparaît, si touffu et chargé d'une senteur si fraîche qu'on ne se défend pas de songer aux berges d'un fleuve et à la profondeur d'une vaste forêt.

Un filet d'eau froide a creusé ce vallon, procréé cet ample jardin. Les Athéniens m'avaient averti des délices de Césariani, mais le lieu me surprit, rien ne m'ayant permis de le concevoir si charmant.

Des arbres éternels, ces nobles arbres, orgueil et joie du bassin des mers helléno-latines, aucune essence ne manquait : pin, olivier, laurier, cyprès, cha-

cune prospérait et riait selon sa manière. Mais j'y comptai aussi le chêne vert et blanc et, je crois, les dieux me pardonnent, de grands tilleuls, sous leur pâle feuille nouvelle. Tout cela magnifiquement élancé. De beaux troncs lisses projetés et comme étirés jusqu'au ciel attendaient presque d'y toucher pour épanouir leur ramure.

L'ancien couvent de Césariani, sa chapelle, la métairie qu'on a essayé de tirer de toutes ces ruines disparaissent dans ce petit océan de claire verdure. Trois colonnes d'un marbre rose, peut-être le dernier débris d'un antique temple à Cypris que les archéologues ont cru relever en ce lieu, semblent naines et misérables dans la forêt de ces troncs sveltes et délicats comme de la chair. Seule, à l'écart des arbres et des herbes qu'elle nourrit, la fontaine dégorge son petit flot glacé sous le rocher natal ajusté en forme de toit. Je me couche à l'entrée de cette grotte vénérable, abreuvoir des troupeaux et therme rustique des pâtres, où se fit la rencontre des Chloé primitives et des anciens Daphnis. C'est en effet le pur paysage de l'idylle et, comme si la flûte allait éveiller les échos, je m'attardai longtemps à y réciter l'églogue

Universitas BIBLIOTHECA Havensis

de Virgile et le sonnet bucolique de Cervantès.

Midi me remit en chemin. Reposé, rafraîchi, le manteau roulé à l'épaule, il était maintenant délicieux de faire un effort. Le sentier fut vite perdu. Mon plaisir en fut prolongé. L'Hymette se compose, à cet endroit, d'un étagement de terrasses, dont chacune fort médiocre semble annoncer à chaque instant la découverte de l'autre versant. Mais les plateaux superposés se multiplient au fur et à mesure de la montée.

Elle dura deux heures. Enfin un petit cône qui était sur la gauche me parut dominer de beaucoup tous les environs. Les pieds en sang, les cheveux collés à la tempe, je me traînai vers lui comme au sommet probable de toute l'échine.

J'y fus accueilli d'un grand vent et d'un froid extrême, mais l'horizon qui se découvrait à la vue me fit négliger ces misères. J'en oubliai même de me retourner pour donner, comme je m'en étais fait la promesse, mon premier regard au champ de l'Attique. Cette belle Attique fut oubliée. L'Orient seul épanoui depuis la moitié de l'Eubée jusqu'à l'extrême pointe de Sunium, l'Orient et le chœur des premières Cyclades,

Céos, l'île d'Hélène, la fine Belbina bombée comme un bouclier sur le plat de la mer, cette mer elle-même aussi fluide, aussi légère, aussi éthérée que le ciel et trempée dans ses profondeurs d'une magnifique lumière, l'Orient et son ciel où l'oblique soleil promenait des flammes limpides et creusait une suite indéfinie d'arceaux azurés, cet imperturbable Orient m'enveloppa de sa stupeur pacifique et sereine, et je le saluai comme un grave mystère d'unique volupté. Les nymphes insulaires glissaient nonchalamment sous le pli de la nappe bleue. Ni la mer ni les terres, ni même le ciel ne paraissaient capables de défaire le lien qui les entremêlait, et la douce beauté de toutes ces choses sensibles y tenait le cœur prisonnier.

C'est en vain que, du côté du nord, de hautes et massives montagnes encore coiffées de leur neige, le Pélion, la chaîne de l'Olympe de Thessalie me rappelaient quantité de fables austères comme la naissance du monde ou les premières origines de la défense de l'Hellène nouveau-né contre les peuplades d'Asie. Je cherchais sur la mer le sillage brillant de la fuite d'Hélène ou la conque de roses sur laquelle apparut la déesse dans sa beauté. Toutes les séductions chantaient vers

ce lointain d'une pureté sans pareille, sur les roches d'onyx et d'or, sur les fines écailles de la mer et du ciel. Les déclivités molles du paysage depuis la cime d'où je les contemplais jusqu'à l'horizon éloigné invitaient elles-mêmes à la rêverie du bonheur, et du plus indulgent. Plus de héros : des dieux. Les dieux mêmes semblaient s'évanouir dans un immense amour sans bornes, dans le pur sentiment d'une complaisance infinie.

Tel était du haut de cette seconde montagne de l'Attique (le Pentélique est la première) l'abîme oriental où se noyaient ensemble mon esprit et mes yeux. L'aboiement d'un chien de berger, qui courait avec son troupeau, me tira tout à coup du songe. En me retournant, j'aperçus, dessinée avec ses hameaux, son port, son Acropole, avec son golfe et les grandes îles prochaines, la plaine attique et la merveille de sa diversité. De sorte que le caractère se détacha avec une force inouïe. Face à cet Orient qui opposait sa vague et brillante unité, trop semblable à la confusion, je ne pus m'empêcher de crier en moi-même : *Netteté! netteté!* comme en d'autres affaires on peut s'écrier *volupté!* La distinction, la découpure de ces détails et

de leur ensemble éclataient si bien que, par un phénomène d'harmonie, le ciel participa de la diversité des figures, chargé d'une flotte de petits et de gros nuages qui le marbraient. Ces théories de vapeurs longues et subtiles, voguant sur le sol déboisé, s'y peignaient aussi bien que sur le miroir de la mer.

Tout vivait et luttait; tout disait la peine ou la joie, le rire et les larmes avec les innombrables nuances qui tiennent le milieu entre ces états. Que d'humanité ! Que de grâce! Que de légèreté et de profondeur !

En me récitant cette litanie, je disais, en songeant aux ouvriers de tant de merveilles :

— Le beau naturel, l'art divin !

Mais le ciel mouvant se chargeait de nuées de plus en plus lourdes. Le golfe Saronique se teignit de cendre et de nuit. Et, bien que l'Orient toujours serein fût échauffé de l'ardeur céleste et marine, le froid se faisait vif ; la position devenait presque intenable sur la montagne. D'ailleurs, comme jadis au milieu des dèmes attiques, Athènes souriait sous l'orage et me conseillait doucement de chercher son abri. Pourquoi ne pas le dire ? On le devinerait. En me rendant au

juste conseil athénien, je rêvais en secret de lui échapper. Je rêvais au mystique brasier de l'Orient sur lequel m'attachaient de longs regards chargés de curiosité douloureuse. Blondes îles pétries dans l'argent liquide et dans l'or ! Onde merveilleuse, épanchée, m'eût-on dit, des substances supérieures ! Clarté vaste et profonde où le monde entier communie ! Lorsque j'eus consenti à les quitter enfin, ce fut à reculons que je descendis de la crête, mais je la remontai dix fois, découvrant à chaque retour une beauté nouvelle aux vapeurs éloignées, mourantes, de Céos, au long corps élégant de l'île d'Hélène, au bouclier de Belbina fondu dans l'azur.

Dix fois, je ne sais quel lyrisme, uni comme un parfum aux noms des beaux lieux répétés, noya ma volonté dans toute sorte de vœux absurdes et d'impossibles espérances. Je savais et savais fort bien quelles Cyclades se découvrent de l'Hymette, et je me demandais cependant si la vue ne saurait pas joindre les autres par delà l'horizon. Je me les nommai toutes jusqu'à Samos, jusqu'à Lesbos, et je ne sais pourquoi le nom de Milo me retint aussi fort longtemps :

— Cette Milo, disais-je, en forme de croissant de lune !

La descente eut lieu cependant. Elle fut lente. Elle fut vaine, ou à peu près. Ma mémoire flottait dans la poudroyante lumière. C'est en vain que l'Hymette se vêtit, ce soir-là comme tous les autres, d'un réseau de pourpre dorée et que les asphodèles ondulèrent en chœur sur les pentes de mon chemin. Au seuil de la grave déesse, devant les fanaux allumés, je chancelais encore comme l'homme que le vin d'Asie a troublé.

LA NAISSANCE DE LA RAISON

LA NAISSANCE DE LA RAISON

> Allez à Olympie, afin de voir le travail de Phidias, et que chacun de vous considère comme un malheur de mourir dans l'ignorance de ces merveilles.
>
> *Épictète.*

Des sept merveilles du monde antique, quatre ont péri ou n'ont laissé que des débris informes ; une, la grande Pyramide, résiste aux moyens de transfert ; mais les deux autres sont à Londres ; les Anglais n'ont pas manqué de les confisquer. Toutes les deux se trouvent au musée Britannique : une galerie enveloppe ce qui reste du Mausolée, les statues de l'inconsolable Artémise et de son époux, une des colossales roues de pierre qui tenaient au char de Mausole, des chevaux, des lions et les piliers énormes qui supportaient le

faîte du monument ; une autre salle nous conserve des débris importants du temple de la grande Diane des Éphésiens, massives colonnes doriques sur piédestaux à double étage couverts de sculptures de grandeur naturelle, ici d'un archaïsme à peu près voisin du barbare, et, plus bas, presque athéniennes par la pureté, la noblesse, l'aisance et la vive énergie.

Les Anglais ravisseurs ont donc couru dans tous les sens la patrie de notre art ; ils en ont fauché et pris le plus beau. Dès le seuil, j'ai dû reconnaître dans la foule de ces captifs et de ces captives un compatriote enchaîné. Je veux parler du jeune athlète qui se tient à l'entrée du « *first greco-roman saloon* » et qui porte le numéro 600. C'est un jeune homme de marbre, nu, de corps ferme et robuste, qui passe pour une réplique (en ce cas, excellente) de l'athlète de Polyclète : il a été découvert en Provence, près de Vaison, dans le département de Vaucluse. Quel dieu méchant ou quel concours de destinées fâcheuses ont conduit jusque-là, sous le ciel gris, dans l'air humide, cet éphèbe de notre sang ?

Mais son malheur me touche à peine. Il est ici des infortunes plus touchantes et de plus illustres dou-

leurs. Une Aphrodite de la collection Tornley rappelle, par la disposition de son vêtement, le renflement suave des hanches et de la nuque, l'inclinaison de sa petite tête et la chevelure doucement ondulée, la noble Milienne du Louvre. Un discobole lui fait face, assez proche parent de celui de Myron... Dans la salle qui suit, quelques antiquités plus curieuses que belles seraient propres à nous consoler, en nous offrant une occasion nouvelle de railler le penchant des Anglais pour le bizarre, si, au même lieu, d'autres pièces ne montraient un piquant et charmant alliage de l'étrange et d'un beau très pur. J'ai longtemps contemplé, mais moins en curieux qu'en amant, cette jeune Gréco-Romaine à la chevelure ingénieusement travaillée, aux joues pleines et grasses, au cou voluptueux, à la gorge ronde et profonde sous une tunique découverte et demi-rompue ; son beau buste jaillit d'un calice de fleur dont les pétales se renversent avant de le couvrir et de l'envelopper.

Art sensuel et dégénéré, je m'en doute bien, et qui ferait penser aux pires inventions modernes, mais délicat, mais fin, et noble encore par ses souvenirs.

*
* *

Pour les salles suivantes, toute critique du goût anglais devient chimérique. Notre petite salle grecque du Louvre contient quelques morceaux exquis dont nos voisins ont cru devoir acquérir les moulages. Nous avons la Vénus, nous avons la Victoire. Mais ici, les morceaux de maître, les pièces de premier intérêt font loi. Dans la salle archaïque, en particulier, si ennemi que l'on puisse être de l'archaïsme grec ou pseudo-grec, on ne peut être indifférent aux vestiges recollés du Monument des harpyes.

Il forme un bloc carré revêtu sur ses quatre faces de bas-reliefs. Les figures féminines qui y sont inscrites rappellent, avec moins de fini dans la main-d'œuvre, moins de splendeur dans la matière, les prêtresses de marbre du premier Parthénon : fixe sourire éginétique, yeux longuement fendus en forme d'amande, bridés à la mongole, cheveux tressés avec minutie et tombant en flot hiératique sur le cou et sur les épaules, enfin colliers, bijoux, vains ornements de toute sorte... Mais l'action est originale ; des théories suppliantes se

sont mises en marche vers les Divinités infernales. Assises tout droit sur leurs trônes, ces dernières jettent les yeux sur les offrandes apportées. Ce sont des fruits, des fleurs. J'ai distingué des roses, des pavots, des grenades. Ce sont encore des animaux domestiques, comme le coq cher à Hécate. Puis des casques de guerre ou d'autres objets usuels.

Quelle put être l'intention des sculpteurs, je l'ignore ; s'ils ont voulu montrer des démarches propitiatoires, il ne semble pas qu'elles aient eu un grand succès près des déesses de l'Érèbe. En deux bas-reliefs sur quatre, des figures sinistres emportent les mortelles palpitantes et désolées. Je ne sais si ces monstres sont des harpyes ou des sirènes. Le tronc, en forme d'outre, est surmonté d'une figure de femme et pourvu d'une paire d'ailes. Ils s'emparent de leurs victimes en éclatant d'un rire qui découvre toutes leurs dents.

On reconnaît à vingt détails de ce singulier monument, d'un sens si profond et si vague, l'imagination de la Vie et de la Mort telle que devait la communiquer un jour à l'Europe et au reste du genre humain le mystique génie de Sem.

De la salle archaïque on peut entrer directement

dans le dépôt des figures et figurines que lord Elgin a fait descendre, des murailles du Parthénon. Mais il vaut mieux faire un détour pour traverser le vestibule où le nerveux et svelte Apollon de la collection Choiseul-Gouffier fait face à la plus belle Cérès qui soit au monde. Cette Cérès, on peut l'appeler Démêter, car elle est bien la mère grecque des semences, des moissons, la force natale des champs ; mais j'éprouve un plaisir particulier à la prier, selon ma coutume, en latin : sa chaste gravité, son attitude simple, l'austère forme de la coiffure, ce pan de voile ramené au-dessus de sa belle tête, me rappelle les traits des saintes matrones latines. Je lui chante tout bas les vers de *Melœnis :*

> Elles vivaient ainsi, les mères d'Étrurie,
> Celles du Latium et du pays sabin...

Un autre détour à travers les antiquités assyriennes permet de voir, soit la chambre dite des Néréides (Victoires assez belles, palpitant sur les piédestaux), soit la salle de Phigalée, qui montre encastrés dans son mur d'admirables bas-reliefs funéraires, avec les moulages des deux meilleures pièces de cet ordre qui soient gardées dans les divers musées athéniens.

*
* *

Mais, pendant cette promenade à travers les lieux secondaires du musée Britannique, l'aile du désir m'emportait à l'essentiel...

La salle Elgin est une galerie fort longue, point trop mal éclairée et du reste pourvue de globes électriques puissants ; mais le visiteur n'y peut pas reculer à sa fantaisie, selon les exigences des belles choses qu'il contemple. Ce peuple opulent n'a point fait à ses brigandages un palais qui fût digne d'eux. Non seulement ils dépérissent par la faute de l'air ou perdent leur valeur par la qualité malheureuse de la lumière, mais l'espace même leur manque. Le mal, il est vrai, est petit. Pour qui passe en ce lieu, tous les mots perdent de leur force, et il arrive ce que Gœthe considérait comme l'effet propre de la beauté :

« *Qui la contemple ne peut être effleuré d'aucun mal et se sent en harmonie avec lui-même et avec l'Univers.* »

Personne n'ignore que lord Elgin, ambassadeur de l'Angleterre auprès de la Sublime Porte, obtint en 1801 un firman qui l'autorisait à faire d'Athènes sa proie.

Pendant deux ans entiers, le ravisseur fut déchaîné. Le Parthénon, déjà meurtri par une bombe vénitienne lancée en 1687 par un capitaine allemand de l'escadre de Morosini, livra à la rapine le principal de sa décoration. Les marbres des frontons, la frise intacte, les métopes furent descellés ou même arrachés, puis embarqués pour Londres.

Lord Elgin osa davantage. Des six cariatides qui ornent l'exquise tribune d'Érechthée, il fit détacher, enchaîner, conduire à son bord la plus belle. Rien ne saurait dire l'effet de la pieuse figure exilée. Le corps pur et vierge raidi sous la corbeille est frustré aujourd'hui de l'entablement qui l'explique. Séparée de la sphère de son monde architectonique, elle semble encore en souffrir, et la qualité même de l'art qu'elle fait admirer ajoute à l'émouvante qualité de son deuil et à la tragédie de son isolement. Faut-il que je prononce le mot d'inharmonie ? Irréprochable, il ne lui manque qu'une beauté et qu'un honneur; mais, de tout son être, elle y tend. Elle veut recouvrer le fardeau qui convenait à sa douce tête et reconquérir sa patrie. Lord Byron, qui la comprenait, traita fort durement son compatriote Elgin et tous les

Anglais. On ne l'a jamais écouté. En ces derniers jours seulement, l'Angleterre a généreusement fourni à la Grèce un moulage qu'il me souvient d'avoir vu sans admiration.

Les prises d'Elgin ont souvent quelque chose de cruellement inutile. Passe pour la jeune fille de la Tribune ! Mais que lui servit d'arracher cette corniche ? A quoi bon détacher ces fragments d'architrave ? Tous débris dont je ne nie pas la valeur propre, mais qui valaient surtout à leur place dans l'édifice. Il fallait enlever celui-ci pierre à pierre, ou lui laisser les éléments qui ne peuvent s'en séparer.

Ne calomnions pas lord Elgin : peut-être nourrit-il en effet le dessein de transférer l'Acropole sur quelque butte londonienne. Des colonnes entières ont changé de lieu par ses soins.

*
* *

Tout autour de la salle Elgin est posée sous un verre la frise des Panathénées.

Elle n'est pas complète. Si le brillant morceau que nous avons au Louvre est tout à fait minime, les

musées d'Athènes ont plus de bonheur que le nôtre. Il n'est pas vrai du tout que les fragments restés en Grèce soient insignifiants. Par une faute heureuse, lord Elgin a laissé là-bas plus d'un trésor : je citerai les trois figures de l'assemblée des dieux et les jeunes gens enveloppés de manteaux qui accompagnent les taureaux du sacrifice. Les conservateurs du musée Britannique ont remplacé les groupes qui leur manquaient par des contrefaçons en stuc, intercalées dans la série des originaux. Cela est commode pour l'étude technique, en même temps qu'horrible à l'œil.

La suite de ces œuvres athéniennes exposées à Londres m'est apparue par un jour clair, où le soleil donnait des rayons assez vifs. Sous les verres jaloux qui dénaturaient ce brillant solide, fin et pur qui révèle le marbre attique, la théorie des dieux, des vieillards, des jeunes filles, des jeunes hommes caracolant sur de fiers chevaux, ne s'est donc pas trop dérobée. Quelquefois le fini du trait et le velouté de la forme, ce qui fait comme le printemps d'une œuvre de sculpture, est resté tout à fait sensible. Où le contour s'efface un peu, où les lignes usées et écornées perdent leur nette certitude, comme à l'endroit où le grand prêtre plie

le voile de la déesse, tant de noblesse reste attaché, malgré tout, au mouvement de la silhouette devenue vague, que l'enthousiasme n'arrête pas.

Le choix est difficile. Un instant ma préférence crut se fixer sur les épisodes de la pieuse cavalcade, variés jusqu'à l'infini, mais dont chaque motif est simple. Là, un éphèbe gonfle un beau buste sans tête, d'un mouvement presque fiévreux, que modère une grâce fine. Mais, quelques pas plus loin, un cavalier d'à peu près le même âge, sur un beau cheval bondissant, que ses voisins serrent de près, se retourne contre eux, le bras levé, le poil au vent, les lèvres et les narines gonflées et frémissantes, juvénile expression de l'orgueil menaçant. Qui ne voudrait graver au plus profond de sa mémoire un geste pareil ? Et qui ne voudrait vivre ce beau geste éternellement ?... Mais on erre, tout partagé, de l'une à l'autre de ces figures parfaites. On découvre bientôt la troisième qui les égale, et l'on ne sait à laquelle s'abandonner.

Heureux quand les belles rivales n'appartiennent à des groupes trop éloignés ! Il me souvient d'une minute où j'aurais fait le vœu de me disperser aux quatre coins de la salle Elgin. A l'un, en effet, sou-

riaient les deux cavaliers que j'ai dits ; mais, au coin opposé, les vieillards thallophores m'imposaient par leur majesté ; enfin, ici une prêtresse, là un gracieux adolescent, plus loin un dieu assis m'appelaient de charmes divers.

Après bien des démarches, je leur pus échapper à tous et m'enfermer dans la considération des frontons. Deux ou trois métopes sublimes encastrées dans le mur m'appelaient aussi vainement.

*
* *

Le milieu de la salle Elgin est occupé par deux séries parallèles de tables hautes et longues. Là sont posés comme des corps mutilés à l'amphithéâtre les membres fracassés qui appartinrent aux deux façades du Parthénon.

Le fronton qui surmonte la façade du couchant est resté presque tout entier en place : cet harmonieux triangle de marbre a même conservé quelque décoration ; deux torses d'homme et de femme, l'un agenouillé et l'autre accroupi, y font un groupe aussi simple que magnifique. Les Londoniens ont eu soin

de représenter ce couple dans leur collection par un moulage assez expressif.

Un très beau corps d'homme ou de dieu, à demi allongé et qu'ils ont en original, est le butin le plus considérable de ce côté-là ; encore cet Ilissus, comme on l'appelle, n'a-t-il ni tête, ni jambes, ni bras. Le reste, s'il n'est point informe, était trop fragmentaire pour m'arrêter longtemps, bien qu'il éveillât la pensée de Phidias ou de ses collaborateurs. Si je connais que ces morceaux appartiennent à la *Dispute de Minerve et de Neptune*, c'est à Pausanias, à Maxime Collignon, à M. Lucien Magne et à tout le cortège des historiens et des critiques que je dois ce précieux éclaircissement.

*
* *

Pour le fronton oriental, on a beaucoup perdu : la scène principale et centrale, une *Naissance de Minerve*, n'est connue que par des témoignages assez anciens. Au XVIIe siècle, avant même la bombe de Morosini, un Jupiter, une Minerve et, au bas mot, dix mètres de statues divines et héroïques avaient disparu. L'on ne possède plus que les figures d'angle, couchées ou as-

sises aux extrémités du fronton, et presque toutes ces dernières, en un double groupe ascendant et descendant, s'alignent à la salle Elgin. Sans qu'il soit nécessaire d'imaginer grand'chose, elles remontent tout naturellement à leur place sur la façade antérieure, et là publient l'usage et le caractère du Parthénon.

Opposé à l'Hymette, au soleil levant, à la mer, c'était l'autel extérieur au pied duquel venait chanter ses hymnes et porter ses prières la jeunesse athénienne formée en théorie à chaque retour du printemps. De nécessité, il faut bien que Phidias ait ramassé dans cet espace l'idée maîtresse d'une dédicace à la Vierge. J'hésite à peine à reconnaître l'influence de son génie religieux et, au beau sens du mot, mystique, dans quelques-unes des pensées qui me sont venues, pauvre homme moderne, devant les débris de son art.

*
* *

Le triangle qui détermine le fronton règne du nord au sud. A l'extrémité méridionale, sur ma gauche, deux têtes de chevaux, d'un faire ardent et pur, bien enivrés de leur force et de leur vitesse, prennent leur

élan pour s'élever de la mer, figurée par un trait de marbre à peine ondulé : derrière eux, émerge le front de Phébus, meneur du céleste attelage. C'est le Jour qui paraît. Il importe de dire qu'au bout opposé du fronton, et sur ma droite extrême, la scène inverse se produit : la tête lasse d'un cheval tombe, précipitée; elle pend sur les eaux, et, un peu en arrière, un torse féminin (dont on n'a au musée qu'une reproduction) paraît s'incliner sur les rênes. Elle est prise à mi-corps au léger feston de la mer. C'est sans doute Phœbé, lumière de la Nuit ; le char exténué de l'ombre est chassé du Jour renaissant.

Revenons à la gauche. Étendu à demi sur un rocher couvert d'une peau de lion, un puissant personnage, corps magnifique presque entier, faisant face à la mer, considère ce Jour éclatant qui sort de l'écume. On dirait que, pour le saluer, il se lève, entr'ouvre ses beaux membres encore liés de sommeil. Son geste est celui du plaisir et de l'étonnement. Est-ce un dieu ? un héros? un homme? Je l'appellerai l'Homme, il nourrit sa pensée du plus beau des spectacles que la vie physique puisse fournir.

Auprès de lui, moins rapprochée de ces merveilles,

plus voisine du centre du fronton, une jeune femme est assise. On lui donne habituellement le nom de Coré, Proserpine chez nos latins. Placée un peu en arrière, sur un trône tendu d'étoffes et semé de clous qui furent peut-être dorés comme dans l'*Odyssée*, car nous savons Phidias grand lecteur d'Homère, cette femme s'épanouit comme une grande fleur d'été. En longs vêtements bien drapés, son corps palpite et goûte cette journée nouvelle ; attentive, immobile, elle s'abandonne, ainsi que son voisin, au plaisir de la renaissance. Mais elle n'est pas seule. Une compagne un peu plus grande et non moins belle, sur l'épaule de qui elle s'appuie languissamment, va modifier son attitude et son caractère, peut-être lui changer sa vie.

Ce nouveau type féminin, que l'on nous donne pour Cérès ou Démèter, est agité d'un frisson de hâte curieuse. Le bras gauche est levé. Un genou se fléchit, une jambe est tendue, et toute l'attitude tire sa raison manifeste, non plus du soleil qu'on admire sur la gauche, mais des scènes perdues pour nous qui se voyaient dans la partie médiane du fronton. Qui vient d'attirer l'attention en ce sens ? C'est une messagère,

et que j'accepte bien volontiers pour Iris, tant son mouvement est ailé : le haut du corps tourné vers la scène centrale, mais lancé vers le groupe des deux femmes assises et vers l'homme qui s'éveille près du soleil, cette Iris, aussi admirable d'élan et de vitesse que l'attelage apollonien, semble apporter à tous une grande nouvelle. Le cri est annoncé par l'allure du corps et le flottement de la robe ; comme à peu près tous les témoins de cette sculpture philosophique, le corps, si vivant, d'Iris est sans tête.

Que peut donc annoncer cette messagère, cette « Ange », dans les bas côtés du fronton ? Et quelle est sa grande nouvelle ? On se doute qu'Iris court déclarer partout la nativité de Minerve. Elle raconte aux hommes et aux femmes, aux héros et aux héroïnes, aux déesses et aux dieux que la lumière du soleil va pâlir en comparaison de la flamme qui vient de naître. C'est la lumière de la sagesse et de la raison. C'est le pur esprit éternel.

— Un second soleil nous est né, leur dit Iris. Et elle se retourne vers le bel astre...

Je trouve significatif que cet astre du monde antique soit perdu pour nous; il ne reste pas miette, on

l'a vu tout à l'heure, de la Minerve du fronton, et je crois que c'est fort bien fait.

*
* *

Franchissons les dix mètres du milieu qui demeurent vides. Le premier personnage est une Victoire, merveilleusement animée, remplissant sur la droite un rôle équivalent à celui d'Iris sur la gauche.

Elle crie du côté où la lune se couche ce que l'Iris publie du côté du soleil levant. C'est la Victoire annonciatrice. Elle est fort belle et glorieuse. Mais les personnes qui l'écoutent la surpassent infiniment pour le caractère et pour la beauté. Ce sont les trois figures que l'on est convenu de nommer les Parques. Il ne peut me déplaire de voir dans ces grandes statues assises ou couchées une figure en trois personnes de la Mort. Car la Mort elle-même doit être avertie que le monde s'est enfin senti et connu sous la forme d'éternité : dans ses rapports invariables, dans ses lois qui ne branlent point. Jésus est descendu aux limbes quand tout a été consommé : la Victoire annonciatrice de Phidias avait illuminé, quatre cents ans plus tôt, les divinités de l'enfer.

Extrait de l'Ouvrage :
Maxime Collignon : Le PARTH
Ch. Eggimann, Editeur P

Chacun des mouvements de ces Parques forme un chef-d'œuvre dans le sein même du chef-d'œuvre. La première, tout à fait libre, quitte déjà le sol ; son corps est soulevé de force intérieure, tout l'être suspendu au discours de la messagère, ordonné, disposé et comme modelé par la nouvelle qu'elle entend. Sa sœur, plus lente en apparence. C'est qu'elle est retenue. Sur ses genoux, entre ses bras, languit le corps couché de la troisième Parque à laquelle elle vient de redire l'événement. Fine et tendre dans ce geste de sœur aînée, je la prendrai pour l'Amitié supérieure, que les Grecs ont connue et décrite parfaitement.

Tandis que la première cède au feu violent qui l'emporte : — « Ma sœur », dit la seconde à celle qui est étendue, « il est temps, levons-nous », et la troisième de ces Immortelles, au beau sein mollement gonflé et soupirant, lui répond : — « Si ce pouvait être ! » Espérance mêlée de doute, elle montre par toute sa personne vivante le combat de sa lassitude avec son ardeur.

C'est l'ardeur qui doit vaincre. On voit le sang revivre et les nerfs épars se rejoindre, un frisson réunir et composer les plis de la tunique fine et du

large manteau de laine. La ceinture a glissé. La robe laisse à découvert une gorge naissante, l'épaule ronde, ferme, forte, si pleine de saveur, de finesse et de gloire qu'on n'en peut rêver de plus belle. Au plus pur de ces nobles formes découvertes, l'âme exquise s'épanouit. J'admettrai que les autres personnages de ce fronton soient des dieux ou soient des déesses. Ceci est une femme, chargée de figurer le grand cas de notre destin, qui n'est peut-être que la Mort. Puisque Pallas est née, puisque, au moment où point le Jour, où se précipite la Nuit, l'Univers se conçoit dans son pur et son essentiel, la Mort accède et participe à ce mouvement accompli. La voilà devenue l'élément nécessaire de la vie de l'esprit, qui ne peut rien penser sans l'arrêter, le définir et ainsi le glacer. L'infernale Phœbé, priée jadis du nom d'Hécate, se couche sur les ombres, ayant consommé son labeur.

L'éternité intellectuelle commence.

MÉDITATION

MÉDITATION

Si de longues stations, des rêveries plus longues et surtout la langueur et la plénitude voluptueuse du beau corps étendu de la dernière Parque ne m'ont pas fait perdre l'esprit, on voit que les Athéniens du IVe siècle d'avant notre ère avaient peut-être suspendu au temple de leur déesse poliade une manière de noël rationaliste et païen. Fille de la plus haute puissance élémentaire, Pallas d'Athènes se fait homme toutes les fois que l'homme fait usage de la raison.

Sans se piquer d'allégorie, Athènes avait un sens trop délicat pour se méprendre sur un épisode central de sa religion politique. Elle se voyait vivre et se reconnaissait en cette déesse et patronne, image vive de ses forces élevées à leur type héroïque et abstrait. Je ne sais si les hommes d'aujourd'hui saisiraient cette

opération très fine de l'esprit religieux. Ce n'était pas un simple culte rendu par la ville d'Athènes au *moi* athénien. L'adoration un peu brutale des Romains pour la déesse Rome eut peut-être ce caractère d'égoïsme : hommes d'État par-dessus tout, ils mettaient sur l'autel leur œuvre envisagée comme volonté créatrice et comme objet créé. Athènes ne s'adorait point sans la mâle pudeur, sans l'humilité que prescrit une intelligence profonde.

La piété d'Athènes apportait le tempérament naturel à cet orgueil humain, qui est la dernière folie. Morale, religion ou politique, ce qui ne fonde que sur la volonté des mortels n'est guère plus certain que ce que l'on construit sur leurs bons sentiments. La piété des Attiques a été plus parfaite, parce qu'elle repose sur un fondement moins fragile : elle prend conscience des auxiliaires secrets qui, en nombre infini, fertilisent notre labeur ; elle conçoit que la part de notre mérite, dans nos victoires les plus belles, est presque nulle, que tout, en dernière analyse, dépend d'une faveur anonyme des circonstances et, si l'on aime mieux, d'une grâce mystérieuse. Ainsi les Athéniens, quand ils priaient Pallas, invoquaient le meilleur d'eux-

mêmes et en même temps ils invoquaient autre chose qu'eux. La déesse à laquelle ils faisaient abandon, honneur et hommage d'Athènes était bien leur propre sagesse, mais la sagesse athénienne fécondée, couronnée des approbations du destin.

Qu'un tel peuple, le plus sensible, le plus léger, le plus inquiet, le plus vivant, le plus misérable de tous les peuples, ait été justement celui qui vit naître Pallas et opéra l'antique découverte de la Raison, cela est naturel, mais n'en est pas moins admirable. On comprend comme, à force d'éprouver toute vie et toute passion, les Athéniens ont dû en chercher la mesure autre part que dans la vie et dans la passion. Le sentiment agitait toute leur conduite, et c'est la raison qu'ils mirent sur leur autel. L'événement est le plus grand de l'histoire du monde.

Son heure doit être fixée sans doute bien avant l'apparition d'Homère dans les colonies athéniennes, avant même que ces colonies fussent sorties de la ville mère, avant que le vieil Érechthée eût reçu le plant d'olivier. D'alors date le changement. L'esprit de la Grèce naquit en même temps que sa déesse. Tout ce qui s'agitait dans l'homme acquit une humaine va-

leur. Par exemple un savant cessa d'imaginer que le savoir consiste en un amas de connaissances ; il chercha l'ordre qui les fixe et qui leur donne tout leur prix ; où le roi Salomon faisait des catalogues et des nomenclatures, les prédécesseurs d'Aristote essayaient cette liaison, cette suite auxquelles on affecta le nom sacré de Théories. Le même renouvellement se produisit en art ; on sentit qu'il ne suffit pas de copier des formes, ni de les agrandir, ni de les abréger, et que le plaisir véritable naît d'un rapport de convenance et d'harmonie. La même règle fut étendue à la philosophie de la vie. On vit que le bonheur ne tient pas à la foule des objets étrangers dont la commune cupidité s'embarrasse, ni à l'avare sécheresse d'une âme qui se retranche et veut s'isoler. S'il importe que l'âme soit maîtresse chez elle, il faut aussi qu'elle sache trouver son bien et le cueillir en s'y élevant d'un heureux effort. Ni relâchement, ni rudesse, aucune vertu sans plaisir, ni aucun plaisir sans vertu, voilà le conseil athénien. Il n'en est pas qu'on ait dénaturé davantage. Le genre humain n'en a pas reçu de plus pénétrant.

L'influence de la raison athénienne créa et peut

sans doute recréer l'ordre de la civilisation véritable partout où l'on voudra comprendre que la quantité des choses produites et la force des activités productrices s'accroîtraient jusqu'à l'infini sans rien nous procurer qui fût vraiment nouveau pour nous. L'âme chagrine et mécontente qui fit de l'homme l'inventif et industrieux animal qui change la face du monde, cette âme de désir, cette âme de labeur ne sera jamais satisfaite par un nombre quelconque d'œuvres ou de travaux, tout nombre pouvant être accru : c'est la qualité et la perfection de son œuvre qui lui donnera le repos, car toute perfection se limite aux points précis qui la définissent et s'évanouit au delà. Le propre de cette sagesse est de mettre d'accord l'homme avec la nature, sans tarir la nature et sans accabler l'homme. Elle nous enseigne à chercher hors de nous les équivalents d'un rapport qui est en nous, mais qui n'est pas notre simple chimère. Elle excite, mais elle arrête ; elle stimule, mais elle tient en suspens. Source d'exaltation et d'inhibition successive, elle trace aux endroits où l'homme aborde l'univers ces figures fermes et souples qui sont mères communes de la beauté et du bonheur.

Tout le progrès de notre espèce ne consisterait qu'à transmettre et à développer ce bien sans prix, une fois que les parties détruites en auraient été recouvrées. La mémorable impulsion donnée par Athènes ne s'est communiquée jusqu'à nous qu'assez faiblement. Elle s'est beaucoup altérée. Il ne nous reste pas grand'chose de la haute et délicate sagesse pratique qui maîtrisa et qui consola un Ulysse à travers ses épreuves en l'empêchant de croire stupidement que les voluptés sont sans borne ou qu'on ne puisse composer avec les dieux. Le rythme exquis d'un Phidias anime bien quelques poètes, mais ils sont clairsemés, dans l'histoire moderne ; et, encore que notre France, favorisée d'un Racine et d'un La Fontaine, en ait eu la meilleure part, les survivants sont peu en comparaison de ce qui a péri. Seul, à travers la méconnaissance et l'insulte, Aristote, « l'incomparable Aristote », comme dit Comte, est continué dignement ; barbares de goût et de mœurs, nos modernes tiennent du moins à l'enchaînement du savoir, mais on s'occupe beaucoup plus d'en accroître la somme que de l'ordonner et de la distribuer à propos.

— Jusques à quand serons-nous dupes du nombre

et de ce qu'il a de plus vil ? Reverrons-nous la grâce et les mesures demi-divines de la Raison ? Je me le demandais comme je quittais à grands pas le rude bâtiment du musée Britannique où la force barbare mène des triomphes si vains.

INVOCATION A MINERVE *

* Pour le premier numéro de la revue *Minerva*, fondée et dirigée par notre ami regretté René-Marc Ferry, rédigée par un groupe d'humanistes français. (1902.)

INVOCATION A MINERVE

L'homme, et non l'homme qui s'appelle Callias.
ARISTOTE.

I

Déesse athénienne, invoquée sous le nom romain, rassure-toi sur le sens de notre cortège ; ne fais aucune erreur sur nos intentions, Minerva. Prends garde, Jeune fille, de ne pas nous confondre avec ces savants oublieux qui, t'ayant gravée au frontispice de leur volume, n'ont pas pu se défendre de rider ton front délicat. Les pauvres gens te voulaient faire à leur image : puisses-tu nous former, au contraire, sur ta beauté.

O Minerve ! nous ne sommes pas des archéologues, et, bien que plusieurs d'entre nous soient versés dans

le doux mystère de ta fable, ce n'est pas la mythologie, ni l'épigraphie, ni aucune science particulière qui les a conduits dans nos rangs. N'alléguons même pas cette profession de poète ou de sage qui appartient également à certains. Des hommes, des hommes mortels, voilà leur titre auprès de toi ! Mais ils s'avancent, ennemis des prétentions, des ambages vains : simples, usant des mots qui sont entendus de chacun, celui-ci grave, un autre plus riant ou plus familier, tous des fruits à la main, la tête ceinte de couronnes, mus par une raison aussi générale que toi.

Des hommes, ô Minerve ! des hommes conscients, animés du souci de ce qui leur manque, dévorés du sacré désir. Que d'autres, moins pieux ou moins réfléchis, t'aient donné pour prison une case de leur pensée, qu'ils t'enferment en un point du temps ou dans un lieu du monde ! Entends mieux nos propos : c'est la vie, la vie tout entière et non un fragment de la vie, toute science, et non telle science unique, tout art, toute morale, toute rêverie, tout amour qui sont exposés devant toi. Que te demandons-nous ? La mesure de l'âme, ô cadence de l'univers !

II

Bien plus tôt qu'on ne l'a écrit, et beaucoup au delà des temps qui lui sont assignés, ton histoire, ô Déesse! te révèle l'amie de l'homme. De tous les animaux qui étaient épars sur la terre, tu connus qu'il était, sans comparaison, le plus triste, et tu choisis ce mécontent pour en faire ton préféré. Déesse, tu rendis sa mélancolie inventive ; il languissait, tu l'instruisis, tu lui montras comment donner une autre figure à ce monde qui lui déplaît.

Une bonne nourrice sait endormir ainsi la plainte du petit enfant. Ainsi tu fis des pauvres hommes. Que de jouets tu fis descendre de la tête de Jupiter ! Les poètes n'ont oublié ni le feu de ton Prométhée, ni l'olive athénienne, ni les ruses de guerre suggérées aux héros, ni ta flûte savante qui accompagna les chanteurs. Mais il sied de te rendre une justice plus complète. La charrue, le vaisseau, le double pressoir, la navette, les murailles des villes et celles du toit familier, le pavé des chemins, les conduites de l'eau, les

métaux devenus dociles, il n'y a rien du matériel primitif que le genre humain ne t'ait dû.

Ce que la tradition te refuse, ou ce qu'elle attribue à d'autres inventeurs, la réflexion qui nous ressaisit te le rend. Mais elle fait bien voir que nos derniers trésors sont également ton bienfait. Qu'il s'agisse de détruire ou d'édifier, l'ingéniosité, l'audace, la patience, l'heureux concept, cela est tien. Ce qu'on nomme progrès n'est que la conséquence d'impulsions que tu nous donnas. S'il est certain que l'invention du labourage ou l'idée de se confier aux forces des eaux ont mérité sans doute une admiration plus profonde que l'appareil de la télégraphie sans fil, celle-ci n'est point méprisable : j'y reconnais tes mains sublimes, ma déesse. La découverte occupe, elle exerce, elle amuse et, si le succès la couronne, elle rendra aux hommes des services inattendus. Fidèle compagne d'Ulysse, ô trois fois chère au genre humain, sois bénie de ta compassion ! Un impie seul te refusera son tribut.

Cet impie ne peut être que l'esclave de sa paresse. Il ne te connaît pas. Il ne sait point le vol suave des moments de la vie qui s'écoulent sous ton autel : leur nombre est infini ; cependant, ils se meuvent, les

abîmes qu'ouvre le Temps se laissent franchir. L'œuvre a beau varier, ton ouvrier participe des durées éternelles. Son effort, tant il est facile, est une grâce et son plaisir, tant il est noble, une vertu. Content de soi ou, pour mieux dire, tout à fait oublieux de soi, l'homme que tu distrais porte les Heures éphémères sans en éprouver l'aiguillon.

III

En un seul cas, Minerve, on pourra se plaindre de toi. C'est quand il nous arrive d'arrêter le travail et de considérer la seconde nature que tu nous permis de créer. O Chaos ! O père des monstres ! Car il se trouve que notre œuvre est effroyablement touffue et dense, comme si la forêt natale, à peine éclaircie, avait donné le jour à de nouveaux peuples de ronces moins faciles à pénétrer.

Que de fer ! Que de feu ! Que d'engins variés et que de complexes organes ! Que d'opérations presque inouïes, surajoutées ! Que de connaissances disparates amoncelées ! Supputons les terres nouvelles, les na-

tions sorties de la nuit, les profondeurs du ciel ouvertes, l'imperceptible appréhendé. L'homme, qui inventait afin de s'asservir le monde, est tenu maintenant par les serviteurs nés de lui. Il en est à se demander ce qu'il fera de biens dont il perd le compte. O déesse! voilà l'inquiétude moderne. L'état de nos esprits réfléchit l'état de nos cœurs. L'industrie et la civilisation les ont gravement compliqués.

Mais, Minerve, rien ne permet de conjecturer que tu ignoras notre mal. N'as-tu pas assisté à la naissance des civilisations de l'Asie? Elles étaient tes filles, et tu sentis leur tumultueuse fureur. Tu vis bâtir les villes des ingénieux Mycéniens. Tu connus Tyr, Sidon, l'Égypte, l'Assyrie lointaine, les empires plus éloignés sur les deux bords du fleuve Indus. Athéna, Athéna, dis-nous ce que dit ta sagesse quand, d'entre ces barbares dociles à son conseil, de la plus belle époque de ces barbaries avancées, tu fis paraître en Grèce quelque chose de différent, qui fut meilleur.

Tes Grecs athéniens étaient les plus intelligents et les plus sensibles des hommes. Ils virent donc beaucoup plus vite les maux attachés à tout bien, et le génie leur parut un don plus cruel. Les premiers, ils

sourirent soit de la vanité des passe-temps que tu présentes, soit du cours monotone inséparable des successions de la vie. Ni le plaisir de faire une œuvre, ni la joie de la posséder, ni l'ivresse d'en imaginer de nouvelles ne compose un état qui soit satisfaisant. Ouvriers, artisans, législateurs, sages ou poètes, et je dirai même amoureuses et courtisanes, ce peuple magnanime ne fut point ta dupe longtemps. Il riait de ta peine comme Apollon ton frère de l'effort des mauvais chanteurs. Sa tristesse, dorée d'une courte espérance, n'avait fait que grandir. Elle ressemblait à la nôtre, de notre temps : débordés comme nous, quoique autrement que nous, par les créatures de leur génie, ils étaient où nous en serons quand nous aurons grandi un peu au-dessus de nous-mêmes. Tu les vis, Athénienne, et ton cœur tendre se rouvrit ; mais le nouveau présent passa de beaucoup le premier.

IV

On ne l'a pas nommé encore. Je ne peux appeler un nom ces désignations flottantes, riches en équi-

voques, passibles d'objections de la part de tes adversaires. Tantôt l'on dit Sagesse, tantôt Mesure, ou Perfection, ou Beauté, et peut-être Goût. D'autres préfèrent Rythme, Harmonie. Et d'autres, Raison. N'est-ce pas aussi la Pudeur ? N'est-ce pas le flambeau des Compositions éternelles ? La victorieuse du Nombre, la claire et douce Qualité ?

On l'a figurée comme un Lien mystérieux autour d'une gerbe, comme le Frein mis à la bouche de célestes chevaux, comme la Ligne pure cernant quelque noble effigie, comme un Ordre vivant qui distribue avec convenance chaque parcelle : ô mélancoliques images, imparfaite allusion à la splendeur qui n'est qu'en toi ! J'arrive après les autres pour tenter de la définir. Mais j'aime mieux te dire, ô déesse ! ce que j'en vois.

Qui la trouve, trouve la paix en même temps. Il s'arrête, sachant que l'au-delà ni l'en-deçà n'enferment plus rien qu'il ne tienne. L'homme vulgaire pense : celui-ci pense *bien*. Les Grecs nous semblent aujourd'hui avoir bien abusé de cette fine particule qu'ils ont reçue de toi. Dis, la comprenons-nous ? Savons-nous ce que c'est que bien être, bien vivre, bien mourir, bien penser ? Sentie d'abord exactement, puis

négligée, puis méconnue, la leçon de Minerve n'a cependant jamais été oubliée tout à fait : nos pires déchéances se souviennent qu'il est des règles, des figures, des lois divines, sur lesquelles se conçoit le bonheur et se peut fixer la beauté.

Comme un navire qui descend sous le pli de la vague est trop bien construit pour sombrer, ta Civilisation, celle que l'on désigne entre toutes les autres quand on veut nommer l'excellente, ne s'est jamais perdue, quoiqu'on l'ait perdue quelquefois. On dit que l'homme crée un règne nouveau dans le monde : l'homme classique forme un règne dans le règne humain. Il s'étend sur le meilleur de l'œuvre romaine et française. L'Église a mis ton nom, Minerva, sur plus d'un autel ; en Italie, en Thrace, tu triomphes près de sa croix. Des coins de France gardent, eux aussi, ton vocable. La douceur de notre langage, la politesse de nos mœurs, le raffinement de l'amour ne seraient point nés sans Minerve. Ton influence agit de tout temps. Si elle a pu faiblir au cours d'un siècle, le dernier, la vérité douce et cruelle est qu'il en a souffert : plus il se compliquait, plus il eût été sage de s'adresser à toi, tant pour mettre en bon ordre

des notions qui l'enrichissaient que pour distribuer le flot d'une humeur vagabonde !

Le siècle nouveau-né comprendra que l'heure le presse. Un degré de malaise permet le traitement ; un autre n'admet que la mort. Déesse, vois nos bras et nos mains que chargent les œuvres. Écoute quels démons nous soufflent la vie. Le plus lâche refuse de se retirer sans combattre. Ah ! nous ne sommes pas une race de suicides. L'activité circule dans les veines de notre peuple, aucun effort ne nous coûtera pour guérir. De tous les lieux, de tous les âges, immortelle, pourquoi refuserais-tu ton conseil ? Fille de la nature et supérieure à ta mère, ainsi produis de notre sang des générations meilleures que lui.

Nous relisons tous tes poètes. Ronsard, Racine, La Fontaine, Molière ont reparu à notre chevet. Comme nous reprenons le chemin de Versailles ! Sans dédaigner les jeunes merveilles du gothique, nous rendons à la colonnade unique, à celle du Louvre, son rang. Notre Poussin commence d'être relevé de l'oubli. Lorsque nous parlons du grand siècle, nous ne pourrions plus ajouter comme Michelet autrefois : « c'est le XVIIIe », et, bien que nous n'ayons rejeté aucune

vraie gloire, nous savons quelle est la plus belle. Le sentiment de nos destinées nous revient. Cependant il est vrai que le cœur chaud est resté sombre ; les mains sont maladroites et les têtes appesanties. Il dépendrait de toi de récompenser tant de vœux ! N'a-t-on pas dit que ton image, taillée en un marbre très pur, vient de reparaître au soleil d'une vieille ville * ? C'était à la fin du premier mois de l'année nouvelle. Cette statue te représente long voilée, tenant la pique, armée du bouclier où montent les hydres. Une découverte semblable annonça pour l'Italie la première des renaissances ; mais, comme ce ne fut qu'un portrait de Cypris, quelque chose manquait à la Renaissance italienne. Déesse amie de l'homme, ton charme seul est apte à nous introduire au divin !

---

* Poitiers.

TABLE

Ouvrages de Charles Maurras

Jean Moréas. 1891 — Brochure épuisée.

Le Chemin de Paradis, *Contes philosophiques.* 1895 — *Calmann-Lévy* 4 50

L'idée de la Décentralisation. 1898 — Brochure. *Service de la Librairie de* **l'Action Française**. . . 0 60

Trois idées politiques : *Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve.* 1899 — *Chez Champion* 2 40

L'Enquête sur la Monarchie. 1900-1909 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* édition in 18 . . . . 4 50
édition in 8° . . . 7 50

Anthinea. *d'Athènes à Florence.* 1901 chez Juven épuisé — 1912 *chez Champion,* épuisé

Une Campagne royaliste au Figaro 1901-1902 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* 0 90

Les Amants de Venise, *George Sand et Musset.* 1902 *Fontemoing,* épuisé — nouvelle édition avec préface nouvelle 1917 *chez Boccard* 4 50

Un débat nouveau sur la République et la Décentralisation. *(en collaboration avec MM. Paul Boncour, Joseph Reinach, Clémenceau, Xavier de Ricard, Varenne, Clementel, etc.)* 1904 — un volume épuisé

L'Avenir de l'Intelligence, *suivi de Auguste Comte; Le Romantisme féminin: Mademoiselle Monk.* 1905 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* 4 50

Libéralisme et Libertés. Démocratie et Peuple. 1905 — Brochure. *Au service de la Librairie de l'Action Française* 0 10

Le Dilemme de Marc Sangnier. *Essai sur la Démocratie religieuse.* 1906 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* 4 50

Kiel et Tanger. *La République française devant l'Europe.* Nouvelle édition, préface nouvelle 1910-1913 — *A la Nouvelle Librairie Nationale..* 4 80

Si le coup de force est possible. En collaboration avec **Henri Dutrait-Crozon,** 1910 — *A la Nouvelle librairie Nationale* 0 90

Idées royalistes. Réponse à l'enquête de la *Revue Hebdomadaire.* 1910 — *Au service de la librairie de l'Action Française* 0 10

La Politique religieuse. 1912 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* 4 50

L'Action Française et la Religion catholique. 1913 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* . . . 4 50

L'Etang de Berre. 1915 — *Champion, éditeur, épuisé*

Quand les Français ne s'aimaient pas. *Chronique d'une Renaissance.* 1916 — *A la Nouvelle Librairie Nationale.* 4 50

Les Conditions de la Victoire. *Recueil des articles de guerre.* I **La France se sauve elle-même.** Août-Novembre 1914 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* 4 80

II **Le Parlement se réunit.** Novembre 1914-Août 1915 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* . . . 4 50

III **Ministère et Parlement.** Septembre-fin Décembre 1915 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* . . . 4 50

IV **La Blessure intérieure.** Janvier-fin Mai 1916 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* 4 50

La Part du Combattant. 1917 — *A la Nouvelle Librairie Nationale.* 1 80

Le Pape, la Guerre et la Paix. 1917 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* 4 50

Les Chefs Socialistes pendant la Guerre. 1918 — *A la Nouvelle Librairie Nationale* 4 50

EN PRÉPARATION

L'Allée des Philosophes

ERRATA

Page 18, ligne 3 de la note, *au lieu de :* « signifier à l'indéfini » *lire :* « signifier l'indéfini ».

Page 119, ligne 10 *au lieu de :* « d'à peu près le même âge », *lire :* « à peu près du même âge. »

Page 133, lignes 3 et 4 *lire :* « leur propre sagesse, mais fécondée et coordonnée. ».

Page 143, ligne 8, *au lieu de :* « donner une autre figure », *lire :* « imprimer une autre figure ».

TABLE

Avant-propos 5
Notre mer 13
Premiers pas. 25
Athènes antique 29
L'Acropole. 39
Le Parthénon 51
Les Collections 61
L'Hymette 95
La Naissance de la Raison 107
Méditation 129
Invocation à Minerve. 139

4368. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

E. de BOCCARD, Éditeur, 1, rue de Médicis, PARIS (6e)

EN VENTE DANS LA MÊME COLLECTION :

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française.

IMAGES VÉNITIENNES

Un splendide volume in-4, imprimé sur papier de luxe, abondantes illustrations hors texte en phototypie colorée. Clichés de la maison Alinari, à Florence.

Broché . . . . . 25 fr.
Relié. . . . . 30 fr.
Exemplaires sur hollande. . . . . 50 fr.

Les différents tableaux que le maître Henri de Régnier a réunis en ce volume forment un poème magnifique en l'honneur de Venise et évoquent, en un style éblouissant, la splendeur de cette cité. Les superbes illustrations en phototypie qui accompagnent le texte font de cet ouvrage un livre des plus intéressants et des plus artistiques.

CAMILLE MAUCLAIR

FLORENCE

Un beau volume in-4, imprimé sur papier de luxe avec nombreuses reproductions photographiques dans le texte et hors texte. Broché . . . . . 30 fr.
Relié. . . . . 35 fr.

Nous ne prétendons point apporter une contribution inédite à tous les travaux écrits sur Florence. Faire aimer plus encore la cité du Lys Rouge, la faire mieux connaître à ceux qui en rêvent, leur inspirer le désir d'aller y chercher les joies de la beauté, fixer son souvenir essentiel dans l'âme de ceux qui la visitèrent et en revinrent avec une mémoire éblouie et confuse, c'est, avant tout, notre but.

M. Camille Mauclair, tout en ne négligeant aucune donnée de l'histoire et de la critique d'art, a parlé de Florence en poète, avec la chaleureuse conviction et le désir de persuasion d'un sensitif ému qui veut faire partager son enthousiasme et s'adresser au cœur autant qu'à l'esprit.

VIENT DE PARAITRE : ANDRÉ PÉRATÉ VIENT DE PARAITRE :
Conservateur au Musée de Versailles.

SIENNE

Eaux-fortes et dessins de P.-A. BOUROUX

20 exemplaires sur japon impérial, trois suites d'états, signés de l'artiste. 300 fr.
50 exemplaires sur vélin, deux suites d'états . . . . . 200 fr.
Un magnifique volume grand in-4, sur hollande van Gelder, 14 eaux-fortes hors texte, 250 exemplaires numérotés. Prix . . . . . 100 fr.

Prospectus sur demande

CHARLES MAURRAS

ATHÈNES ANTIQUE

E. DE BOCCARD
Editeur
PARIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

25 OCT 88

OCT 15 85

T 11 2001

10 OCT 12 2004

OCT 27 2006

10 OCT 24 2008

CE

a39003 002021599b

DF CE
0919
.M35 1918

MAURRAS, CHARLES
ATHENES ANTIQUE

1476365